

Le Numéro : 75 Centimes
Compte de chèques postaux : 426-15

Dans ce numéro :

Septième Année. — N° 153
9 MARS 1928

LA VIE INTIME DE CHARLIE CHAPLIN -- L'AURORE

Ciné-Miroir

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE. — RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 18, RUE D'ENGHIEN, PARIS



GEORGE O'BRIEN et JANET GAYNOR

dans L'AURORE, film de F.-W. Murnau, édité par la SOCIÉTÉ

1 An... 28 francs
6 Mois... 15 francs

1 An... 46 francs
6 Mois... 24 francs

ON VOUS RÉPOND...



UNE JEUNE FILLE EN COLÈRE. — Hé ! là ! doucement ! Le *Calvaire de Dona Pia* a été édité par Paramount, il y a plus d'un an. La *Bonne Hôtesse* paraîtra très prochainement. Pour la *Jeanne d'Arc*, de Marco de

Gastagne, ce n'est pas encore décidé. Vraisemblablement, au début de la saison prochaine. *Ben-Hur* passera dans les salles de quartier quand l'exclusivité aura pris fin au Madeleine-Cinéma. Mais quand ? Voilà la question.

M^{lle} J. JAY. — Rassurez-vous. Lettre transmise à P. Batcheff.

POUR UN RIEN, UN MOT... — Je ne sais pas si les photos de Valentino auxquelles vous faites allusion, existent, mais, en tout cas, nous ne les connaissons pas en France et n'en avons vu nulle reproduction. Oui, il fumait la pipe. Il paraît, en effet, que son frère se propose de faire du cinéma.

L'HOMME AUX TREIZE FEMMES. — Autos récoltées à Hollywood et environs. Dans le *Château de l'Apocalypse*, Jack Ackrayd. Votre truc sur papier huilé est enfantin ! Je savais faire cela que j'étais encore en nourrice !

SERGE E. D. — Oh ! Oh ! vous vous attaquez bien féroce à l'incognito de Jean Camera ! Pierre Batcheff est Russe, et il a vingt-huit ans. Eric Barclay, né en Suède voici vingt-neuf ans. Dans la *Tragédie du Korosko*, Owen Nares. Dans la *Bonne Hôtesse*, Jack Salvatori dans le rôle de Paul Astraoli.

LUCETTE ET CHONCHON. — Bravo ! Vous avez gagné votre pari ! Elmière Vaultier a le cheveu brun, en tout cas châtain foncé, mais décoloré artificiellement.

SOCRATE AVEC LA LANTERNE. — Je ne crois pas que vous ayez des chances de vendre vos scénarios. Il y a surproduction et les professionnels ont bien de la peine à caser les leurs. Nous ne pouvons vous donner aucune adresse, mais transmettons volontiers vos lettres, à condition qu'elles soient affranchies.

ARMELLE. — Pearl White a débuté au cinéma en 1914. Elle est née à Springfield (Illinois) en 1889. Ivan Mosjoukine est célibataire ; il tourne actuellement, à Berlin, *M. le Président*. Jaque Catelein n'est pas marié.

MARIE-ROSE F. D'A. — Pépa Bonafé est Française (trente-cinq ans) ; Lillian Harvey, Anglaise (vingt-six ans) ; Vera Voronina, Russe (vingt-trois ans) ; John Gilbert, Américain (trente ans). N'avons pas de photo de lui à vendre, mais pourrions lui transmettre une lettre (affranchie à 1 fr. 50) où vous la lui demanderiez vous-même.

FLEUR DE LA FALAISE. — Sur les quatre films cités, nous n'en avons publié que deux : la *Châtelaine du Liban* dans notre n° 108 ; la *Veuve joyeuse*, n° 106.

UNE PETITE SAVOYARDE DE SEIZE ANS. — Voyons, ne vous désolés donc pas ! Les yeux bruns valent bien les yeux bleus ! Il en faut pour tous les goûts. Pour les deux danseuses du n° 143 : à gauche, Maria Korda ; à droite, Lina Basquette. Vignerte, alias Jaque Catelein. Dans le *Cléfémin de Salammbô*, Jeanne de Balzac.

UN ADMIRATEUR DE DOLLY DAVIS, 13-13-13-13. — Dites-moi ! Vous ne pourriez pas choisir un pseudonyme un peu plus long, pendant que vous y êtes ? Votre lettre a été fidèlement transmise à votre artiste préférée.

J. DHUR. — Pour la *Châtelaine du Liban*, extérieurs tournés en Syrie. Camille Bert tournait, en effet, dans la *Vestale du Gange*. Claude France était effectivement Allemande, née en Prusse.

F. BERNHARD. — Voyez la notice pour l'affranchissement des lettres. Ne peux vous donner aucune adresse. Il faut bien compter six semaines pour Hollywood aller et retour.

FARFADET. — Votre suggestion a été transmise à la direction, mais je ne vous donnerais pas quatre sous du résultat, car le problème journalistique est beaucoup plus complexe que vous n'avez l'air de le supposer.

AS-A-CINÉ. — Il n'y a pas de studios à Lyon, mais seulement à Paris et Nice. Vous en trouverez les adresses dans le *Tout-Cinéma*, édité, 166, rue Montmartre, Paris (2^e).

HEHEN. — Ne donnons pas d'adresses.

FRANCE-AUORE. — Vous trouverez les articles relatifs à Rudolph Valentino dans notre n° 14, puis les n° 82 à 85 inclus. Et, enfin, la série sur ses Confidences, qui vient de se clore dans les derniers numéros. Oui, 0 fr. 85 en timbres ou mandat par exemplaire demandé. Bien sûr ! Affranchissez ! Vous ne voudriez tout de même pas que nous payions, par-dessus le marché, les taxes postales de notre poche, hein ?

MIREILLE. — Valentino était Italien, mais naturalisé Américain ; il est mort à trente et un ans. Lillian Gish, Américaine, a trente et un ans ; Lya de Putti, Hongroise, vingt-six ans ; John Gilbert, Américain, trente ans.

FLEUR DE LYS. — Greta Garbo, née à Stockholm en 1906. Elle a tourné, en Suède : *Gosta Berling* ; à Berlin : *la Rue sans joie* ; à Hollywood : *le Torrent* et *la Tentatrice*. *Le Fils du Cheik* a été tourné avec Valentino, Vilma Banky, Montagu Love.

Notre Opinion

LE CONTINGENTEMENT

J'AVAIS promis à tous nos lecteurs et lectrices de leur expliquer le contingentement, qui constituait, si vous vous en souvenez, le principal des souhaits formulés par nos vedettes au seuil de l'année 1928. Essayons. Ceux qui nous lisent et suivent avec intérêt les efforts des producteurs français ont pu se rendre compte que, jusqu'à ce jour, dans nos salles, la proportion des films étrangers est de beaucoup supérieure à celle des films français. Le film français est en minorité sur la plupart de nos écrans, par rapport aux films allemands et américains, les américains surtout. Il y a beaucoup de causes à cela, et beaucoup sont excellentes. Mais il serait trop long de les énumérer.

Revenons au contingentement. De cet afflux de films étrangers, les producteurs français se sont plaints, et il faut avouer que leurs réclamations méritaient d'être retenues : « Nous accueillons les films américains chez nous, ont-ils dit, avec un empressement, une cordialité qu'on ne peut nier, et nous ne verrions aucun inconvénient à ce que ces bons procédés continuent, si, de l'autre côté de l'Atlantique, on usait envers nous de réciprocité. Mais, hélas ! il s'en faut de beaucoup. Alors qu'on nous inonde de films américains de toutes valeurs, en Amérique on ne veut pas du film français, sous le prétexte qu'il ne correspond pas au goût des spectateurs aux Etats-Unis. Nous sommes lésés, et nous entendons ne plus l'être. Nous demandons au gouvernement français d'établir une barrière, plus exactement, un pourcentage, qui signifiera aux étrangers ceci : Nous voulons bien de vos films, mais à une condition, c'est que vous preniez les nôtres en échange. Vous êtes les plus forts pour l'instant ; nous ne pouvons nous passer de vous ; mais donnant, donnant ; par exemple, pour neuf films de 2.000 mètres que je vous prendrai, vous nous achèterez un film français de 2.000 mètres. Voilà ce que doit être le contingentement. »

Le gouvernement français aurait pu se boucher les oreilles ; il les a ouvertes, au contraire, toutes grandes, et, après des mois de discussions, d'enquêtes, le contingentement a été réalisé par M. Herriot. Le premier but visé par le décret-loi de M. Herriot est donc de faciliter, mieux, de forcer l'écoulement du film français à l'étranger. On en voit tout de suite la conséquence. Le film français, se sentant protégé par le gouvernement — et M. Herriot a beaucoup fait dans ce sens — va reprendre de la vigueur et de l'audace. Des producteurs français qui avaient cessé de travailler, vont se remettre à la besogne avec une ardeur nouvelle. L'étranger va compter avec nous, parce qu'il se rendra compte que, désormais, le marché français n'est plus la foire où l'on pouvait expédier tous les produits, y compris les produits frauduleux et camouflés. C'est un beau résultat ; il y en a d'autres, que je vous expliquerai une autre fois.

J'ai cité, à propos du contingentement, le nom de M. Herriot. C'est que le ministre de l'Instruction publique a réalisé avec honneur une œuvre grandiose. Mais il faut joindre à son nom celui de M. Sapène, président de la célèbre firme Pathé-Consortium-Cinéma ; c'est, en effet, sa ténacité, son courage qui ont permis au grand maître de l'Université de remporter la victoire.

JEAN VIGNAUD.

ON VOUS RÉPOND...

ADMIRATRICE DE JEAN CAMERA. —

Vous nous flattez beaucoup, il me semble, mademoiselle ! Merci tout de même, parce que ça fait toujours plus de plaisir qu'une feuille de contributions. En revanche, je vous



souhaite tous les mille et un bonheurs conjugaux que vous méritez certainement. Voici la distribution de *Rêve de valse* : Willy Fritsch (le prince), Mady Christians (la princesse), Xenia Desni (la violoniste). BRIGITTE, LA BIEN NOMMÉE. — Mary Brian est une Américaine de vingt et un ans ; elle a tourné *Peter Pan*, *l'Ecole des mendiants*, *A la page* ! etc.

M^{lle} G. HEILER. — Nous ne pouvons vous donner d'adresses, mais transmettons vos lettres. Vous demanderez vous-même aux artistes leur photo.

PARISIENNE D. Q. — Nous n'avons pas la possibilité de vous fournir, sur la mort de Claude France, d'autres détails que ceux qui ont été fournis à ce sujet par tous les journaux. Ce courrier est entièrement gratuit.

M. G. 55. — Dolly Davis a vingt-huit ans. Elle est née à Paris. Suzy Vernon également ; elle a vingt-six ans pour son propre compte. Cette dernière artiste n'a joué des rôles importants que dans *Grand gosse*, *le Roman d'un jeune homme pauvre* et *la Dernière valse*.

DEUX JEUNES GENS AU PHYSIQUE AGRÉABLE. — Mes chers et jeunes correspondants, le meilleur moyen d'avoir du talent, c'est d'abord de ne pas se soucier, comme vous le faites, de posséder un physique agréable. Livio Cesare Pavanelli (c'est son véritable nom), Italien, est né à Bologne et il a quarante et un ans.

PÈRE NOËL. — Nous ne pouvons vous donner l'adresse de Bébé Daniels, mais nous lui transmettrons volontiers une lettre de vous affranchie à 1 fr. 50. Vous avez dû apprendre que cette artiste avait, d'ailleurs, été gravement blessée dans un accident d'auto.

BRUYÈRE SAUVAGE. — Oui, c'était bien Arlette Marchal que vous avez vue. On avait publié *Odette* par suite d'une erreur d'impression. Quant aux abonnements de *Ciné-Miroir*, ils partent de la date que vous voulez bien nous indiquer.

CENDRILLON. — *Ciné-Miroir* ne paraissait pas encore à l'époque de la sortie des *Trois Mousquetaires*, et la nomenclature des artistes qui y ont coopéré serait bien longue ici. Vous la trouverez entière dans notre n° 134 (« Courrier », réponse à JOSÉDA). L'énoncé et la première série de notre Concours des Loups ont paru dans notre n° 132. (Envoi contre 0 fr. 85.)

LOLOTTE R. — Aucun lien de parenté entre Georges et Eugène O'Brien. Tous les journaux ont, en effet, annoncé que Joséphine Baker était mariée. Elle a vingt et un ans. Vous retrouverez à maintes reprises, dans les courriers précédents, la nomenclature des artistes de la *Bonne Hôtesse*.

UNE ALSACIENNE. — Pour la première fois, petite amie d'Alsace, vous n'avez pas beaucoup de chance, car le *Tango tragique*, dans lequel joue Ricardo Cortez, n'est pas, dans l'ensemble, un film qui puisse conquérir une grosse place à la lumière des écrans. Mais, oui, André Roanne est Français ! Nous ne connaissons guère de vedettes d'Alsace. Jeanne Helbling est Alsacienne.

BETTY AUX YEUX NOIRS. — C'est, des deux, le pseudonyme que je choisis pour vous. Georges Lannes est Français et il a trente-cinq ans. Vous pouvez lui écrire par notre intermédiaire. Bonne chance pour le concours.

DON JUANE. — Willy Fritsch, jeune premier allemand ; né à Berlin le 27 octobre 1900 ; célibataire ; vous le verrez dans d'autres films. *La Dernière valse* est le plus récent. Le Roland de Neuplize, de Destinée, était Pierre Batcheff, que vous reverrez dans *la Sirène des tropiques* et *l'Île d'amour*. Quant à Sandra Milovanoff, née à Pétrograd en 1897, elle est bien connue, cependant ; tourne en France depuis huit ans. Prochains films : *la Comtesse Marie*, *la Veine*, *Lèvres closes*, *Maquillage*.

UN ADMIRATEUR DE DOUGLAS FAIRBANKS. — *Le Miracle des loups*, n° 63 ; *Robin des Bois*, n° 22 ; *Madame Sans-Gêne*, n° 89. Pour les autres, rien. *Gloire* ? Film autrichien moyen. N'avons pas donné non plus la *Danseuse Espagnole*.

ADMIRATEUR D'HUGUETTE ET DE GRÉTA GARBO. — Le dernier film d'Huguette est *Chantage* ; elle est née à Tunis en 1891. Ecrivez-lui par notre intermédiaire (0 fr. 50). Greta Garbo née à Stockholm en 1906 ; affranchir à 1 fr. 50.

L. D. BAILLEUL, NORD. — Joséphine Baker a vingt et un ans « environ » et 1 m. 70 de taille. Je vous confie qu'elle pèse à peu près 68 kilos, mais j'espère que vous n'avez pas l'intention de la découper en rondelles comme du saucisson !

TÊTE A CLAQUES. — Le choix des films pour une communauté comme celle que représente votre école est une chose très délicate, c'est affaire de bon sens, de doigté, de bon goût, d'intelligence aussi.

M. ROGER MARCHAND, CERNAY. — Nous ne demandons pas mieux que de vous envoyer les numéros qui vous manquent. Adressez-nous 0 fr. 85 par exemplaire demandé.

JEAN CAMERA.

LA VIE INTIME DE CHARLIE CHAPLIN

Quelle sorte d'homme se cache derrière la minable silhouette du plus grand comique de l'écran ? Les deux mariages de Chaplin, terminés chacun par un divorce, ont causé quelque scandale, et, comme il est d'usage en Amérique, ce fut le mari qui fut accablé de tous les torts. Caractère sauvage et peu communicatif, Chaplin s'est mal défendu contre les accusations dont il était l'objet, ou, plutôt, il ne s'en est pas défendu du tout. Quel est le véritable caractère de cet artiste mystérieux, si mal connu du grand public, que ses rares amis prétendent ne pas bien connaître et dont, cependant, chaque film est un chef-d'œuvre, dont l'ironie amère sait trouver le chemin de tous les cœurs, à quelque pays qu'ils appartiennent ? Ces Souvenirs l'expliquent jusqu'à un certain point et nous révèlent la personnalité cachée de "Charlot".

Une tragique enfance

Ceux qui ne connaissent pas Londres ne peuvent s'imaginer l'horreur du pauvre quartier de la capitale britannique qu'on nomme Whitechapel.

Nulle part on ne peut échapper au spectacle d'abjecte pauvreté qui s'y étale ; dans les rues grouille une population, une race à part, de gens de petite taille et d'aspect miteux, la plupart ivres de bière... Le quartier lui-même est composé de milliers de maisons de briques, d'une saleté repoussante. Et, à chaque rue transversale, apparaissent de longues perspectives de brique et de misère.

Cà et là, un homme ou une femme, plus ivre que les autres, fait une formidable embardée. L'air même est souillé de mots obscènes et d'altercations.

Devant les marchés, des vieillards des deux sexes, tout chancelants, fouillent dans des ordures abandonnées parmi la boue, pour y quérir des pommes de terre pourries, des haricots et autres légumes de rebut, cependant que, comme une nuée de mouches autour d'une manne de fruits gâtés, de petits enfants plongent leurs bras, jusqu'aux épaules, en d'innombrables cloaques, pour en ramener on ne sait quels débris, qu'ils dévorent sur place.

C'est dans cet enfer que s'est passée l'enfance de Charlie Chaplin ; ce peuple étrange et sordide fut le sien. Dans cet abîme est né, s'est formé son génie ; par un hasard extraordinaire, le pauvre petit Londonien a pu s'en échapper, pour devenir le plus grand comique du monde.

Son père était mort, laissant sa famille dans une misère absolue, et Charlie Chaplin se rappelle encore du jour où sa mère l'emmena, toute en larmes, le long des rues de Whitechapel, jusqu'à une maison devant la porte de laquelle elle s'arrêta longtemps, sans oser entrer, tant elle avait l'air sordide. Charlie avait froid et, surtout, il avait grand-faim ; mais il n'osait rien dire et se serrait, au contraire, plus fort contre sa mère, car il la voyait frissonner et pleurer, les yeux fermés, et son petit cœur sensible comprenait l'amère désespérance de sa mère et s'y associait.

Enfin, se décidant, M^{me} Chaplin monta les escaliers avec son petit garçon, pour entrer sous les toits, dans une mansarde sans meubles et dont les matelas étaient les principaux ornements.

— Est-ce ici, dit le petit Charlie, que sera dorénavant notre home ?

Et sa mère, longtemps, n'osa répondre, et, lorsqu'elle y parvint, elle ne put prononcer qu'un « oui » étouffé.

Le petit Charlie regarda autour de lui et se sentit l'âme pleine d'angoisse. Hélas ! il n'en était qu'au début de ses misères, et un chagrin, plus grand que celui d'être pauvre, l'attendait.

La maman, en effet, n'était pas comme les autres femmes du voisinage. Elle n'adressait la parole à personne, mais se parlait souvent à elle-même, à haute voix, ou elle se mettait à chanter d'étranges chansons que personne ne connaissait. Aussi, bientôt, les gosses de son âge couraient-ils après Charlie dans la rue, en se moquant de lui, et, tandis qu'il se sauvait pour ne pas entendre, la bande cruelle hurlait à ses oreilles l'atroce vérité :

— Ta mère est folle ! Ta mère est folle !

Naturellement, Charlie devint sauvage et renfermé ; ce qu'il est toujours resté. Il aurait



La minable silhouette de «Charlot».

bien voulu jouer avec les enfants de son âge, mais il en avait peur, maintenant, et employait toutes les ruses pour les éviter.

Et, s'il rentrait à sa mansarde, il ne pouvait prévoir l'accueil qui lui serait fait. Tantôt sa mère lui tirait les oreilles et le traitait de paresseux, tantôt elle l'attirait dans ses bras, caressait sa petite tête et l'embrassait passionnément. Elle riait et pleurait tour à tour, sans apparence de raison.

Aussi, lui et son frère Sydney vécurent-ils, pendant leur enfance, une véritable agonie morale. S'ils disaient à quelqu'un :

— Que puis-je faire ? Mon père est mort !

On leur répondait, avec un sourire qui en voulait dire long :

— Mort ! sans blague ; il est plutôt au Workhouse.

Le Workhouse est, à Londres, l'asile où les

meurt-de-faim viennent quémander une misérable pitance ; moyennant quoi, on les enferme et les force à travailler pour gagner ce qu'ils ont mangé.

Charlie tomba, un jour, au tournant d'une rue, sur une bande de musiciens ambulants. Il les écouta, extasié, et, depuis ce jour, son rêve fut de posséder un violon. Il lui semblait qu'il n'aurait pas trop de peine à apprendre à jouer, et la musique le charmait, car la musique, pour lui, c'était l'oubli.

Aussi se mit-il à porter des paquets, à faire toutes les menues besognes qu'il pouvait trouver, pour amasser quelques sous ; longtemps, longtemps, il travailla et suivit son idée ; un beau jour, un musicien ivre lui vendit son instrument contre la poignée de gros sous que Charlie avait amassée, et ce fut, pour lui, un grand bonheur dans sa misère.

Un autre bon souvenir pour lui est le premier livre qui tomba entre ses mains. C'était un soir de Noël, et Charlie avait été à une petite réunion qu'une œuvre de charité donnait pour les enfants de son quartier. Quelqu'un lui fit cadeau, ce soir-là, des *Contes de Noël*, de Dickens, et le gosse lut et relut ces contes, pendant des années, car c'était le seul livre qu'il possédait.

Mais Charlie atteignait l'heureux âge de huit ans, l'âge où la joie de vivre resplendit pour les gosses, et où lui n'avait, pour tout partage, qu'à ressasser son propre chagrin.

A force d'y réfléchir, la fierté intime de son âme se cabra, et Charlie résolut de s'en sortir.

A huit ans, il s'arrangea pour figurer dans le spectacle d'un petit music-hall de province. Le voilà parti pour des tournées sans fin, étudiant avec acharnement son métier, gagnant peu, mais trouvant quand même le moyen de faire vivre sa mère et de lui envoyer la plus grosse part de ses bénéfices. Tant bien que mal, les années passèrent, et le petit vagabond de Whitechapel devint un homme.

Après bien des luttes et des déboires, l'unique chance de sa vie, l'occasion aux trois cheveux passa à portée de sa main, et il la saisit. On lui offrit un rôle d'ivrogne dans un sketch intitulé : *Une*

nuit dans un music-hall anglais.

Chaplin y mit toute la fantaisie dont il était capable et, bien que totalement inconnu, eut, à Londres, un certain succès. Aussi la troupe fit-elle le déplacement de New-York ; là le sketch, pour une raison ou une autre, tomba à plat et fit un four noir ; mais, un beau jour, Mack Sennett se trouva, par hasard, dans l'assistance ; il sut reconnaître, du premier coup d'œil, les qualités extraordinaires de mime du petit comédien anglais, et, à la première occasion, qui se produisit quand Ford Sterling le quitta, le grand impresario télégraphia à Chaplin une offre de cent vingt-cinq dollars par semaine ; c'étaient, à l'époque, des appointements très élevés pour un acteur...

Trois jours après, Charlie Chaplin arrivait à Hollywood !

(A suivre.)

PARIS-NEW-YORK-PARIS

RÉALISATION DE M. ROBERT PÉGUY ; PRODUCTION DE BITOWT.



Jessie lui avait remis un fétiche : le pingouin Alfred.

CE 21 mai 1927, la gare aérienne du Bourget était envahie par une foule immense, qui tenait les yeux levés vers le ciel. Il n'y avait pas seulement là des Parisiens, mais des étrangers présents dans la capitale et aussi des gens de la banlieue et même de la province. Une grande profusion d'autos, qui menaçaient d'encombrer le champ d'aviation, et un public qui voulait sauter par-dessus les barrières. Le service d'ordre était véritablement débordé. Que se passait-il ? On eût dit que ces spectateurs guettaient la venue de quelque messie. Ce n'était pas le messie, mais l'homme-oiseau qui, d'un coup d'aile, avait franchi l'océan Atlantique, le grand gamin qui avait résolu d'unir le nouveau continent à l'ancien monde. Naturellement, dans cette attente passionnée, il y avait beaucoup d'angoisse, parce que les spectateurs pensaient aux deux héros français, Coli et Nungesser, qui s'étaient élancés dans les airs en vue de la même performance, et qui n'étaient jamais revenus. Ce garçon intrépide n'allait-il pas connaître, en route, la même mort affreuse ? Son avion ne s'était-il pas abîmé dans les flots ? Telles étaient les préoccupations de ces centaines de mille de personnes, tandis que les projecteurs traçaient leur sillon lumineux dans l'ombre redoutable. Mais, tout d'un coup, un cri formidable sortit de toutes les poitrines, s'éleva dans l'air :

« Le voilà ! Le voilà ! »

En effet, un oiseau blanc semblait avoir percé la brume ; c'était un petit point lumineux qui grandissait sous la voûte sombre, et bientôt on le vit gracieusement se poser sur le champ d'aviation, sur le sol de France. Et, de l'avion, on vit sortir un jeune homme imberbe, presque un enfant, un héros ingénu, qui dit :

— C'est moi, Lindbergh.

Il s'excusait déjà de n'avoir pas



Pour cette fête, Jacqueline avait revêtu une somptueuse robe à paniers.

DISTRIBUTION

GIULIO DEL TORRE :

Raoul d'Estrées.

MARCEL VIBERT :

Maurice Francœur.

COLETTE DARFEUIL :

Jessie Snowdon.

DIANA HART :

Jacqueline Francœur.

de papiers, devant les commissaires qui s'empressaient autour de lui, véritablement sidérés par son exploit et sa simplicité. La foule applaudissait, criait sa joie ; le cœur de la France, toute meurtrie encore par la mort de ses fils, s'ouvrait tout grand pour accueillir l'enfant magnifique : Lindbergh.

A quelques jours de là, au Ritz-Bar, se trouvait un grand nombre d'habitues, jeunes hommes et jeunes femmes, celles-ci ressemblant aux premiers avec leurs cheveux coupés et leurs gestes de garçons, qui discutaient avec ardeur. Et de quoi pouvait-on parler, je vous le demande, sinon de la prouesse de Lindbergh ?

— Quel garçon épatant !

— Si simple.

— Si chic !

— Il est descendu du ciel comme une fleur.

— Celui-là ne crânait pas au moins.

— On ne verra jamais son pareil.

— C'est un as !

— C'est un phénomène !

Les épithètes allaient bon train et toutes étaient également admiratives ; c'était à qui surenchérirait, dans son enthousiasme très sincère. Mais il y avait quelqu'un que ces propos paraissaient agacer ; c'était un jeune sportif : Raoul d'Estrées, qui faisait de l'aviation en amateur. Depuis quelques minutes, il ne tenait plus en place sur sa chaise et, soudain, il s'écria :

— Pour Dieu ! mes camarades, Lindbergh, toujours Lindbergh et rien que Lindbergh ! Est-il le seul à pouvoir accomplir une telle prouesse ?

— Qu'est-ce qui te prend ? lui dit un ami.

— Non, mais tu es malade ? s'écria un autre.

— Fais-en donc autant, eh ! crâneur ! lança un troisième.

Raoul d'Estrées se tourna vers ses amis :

— Je me sens capable, moi, de faire mieux que ce Lindbergh, ajouta-t-il d'un ton de défi.

Cette fois, la plaisanterie dépassait les limites, et de toutes parts boutades et rires fusèrent.

— Oui, dans les choux !

— A la gare !

— Faudrait demander la permission à ta mère !

— A ta nourrice !

Raoul d'Estrées, devenu très pâle, reprit, indigné :

— Est-il quelqu'un pour en douter ?

La réponse lui fut aussitôt donnée par Maurice Francœur, un riche armateur venu là par hasard, et que la prétention de Raoul agaça :

— Moi, cher monsieur ! dit-il simplement.

Alors le silence succéda aux rires. Tous les regards furent braqués sur Raoul.

Qu'allait-il faire ? Allait-il relever le défi que Francœur semblait lui adresser ? Ou bien allait-il reconnaître sa fanfaronnade et être le premier à s'en amuser ? Mais le jeune sportif avait pris la chose à cœur et, fixant l'adversaire, Raoul prit la parole, tourné vers les assistants :

— A mon retour de New-York, je vous invite ici à boire le champagne, car j'entends, moi, accomplir l'aller et retour, c'est-à-dire Paris-New-York-Paris.

Cette déclaration, faite avec autant de sérieux que de conviction, impressionna fort les amis de Raoul, qui n'étaient pas loin de considérer la chose comme déjà faite. Toutes les mains se tendirent vers

l'audacieux. Et, parmi les plus emballés des amis présents, était la jolie Américaine Jessie Snowdon, qui ne cacha pas à Raoul son admiration.

Malgré la tempête de bravos qui s'adressaient à Raoul d'Estrées, Maurice Francœur ne désarmait pas.

— Ainsi, vous maintenez ce que vous dites. Vous comptez faire le raid Paris-New-York-Paris ?

— Parfaitement.

— Vous en connaissez les difficultés ?

— Oui, et elles ne m'effraient pas.

— En combien de temps accomplirez-vous cet exploit ?

— Si dans trois jours, à compter de mon départ, dit Raoul avec force, je ne suis pas présent ici, je vous autorise à boire sur mon compte, ici, jusqu'à mon retour.

— Bon, s'écria Francœur, gare à votre compte en banque !

Et le jour du départ arriva. A l'heure convenue, Raoul d'Estrées s'envola à bord de son oiseau amphibie : le *Paris-New-York-Paris*. Il avait tout préparé avec soin. Il était sûr de son moteur ; il avait la foi, et il emportait l'amour de Jessie Snowdon, en plus du fétiche le pingouin Alfred, don de la jolie Américaine, et, malgré tout cela, il n'alla pas loin. Une panne de moteur le contraignit à amérir à quelques kilomètres de la côte. Et voilà notre aviateur téméraire, navré et penaud, ballotté au gré des vagues et ne sachant quel parti prendre pour se tirer d'une situation pour le moins fâcheuse. Mais il avait compté sans Alfred, le fétiche de Jessie, et celui-ci lui porta bonheur ; le pingouin veillait sur le jeune homme, et il lui apporta la délivrance sous la forme d'un voilier, qui contenait une jeune femme non moins charmante que l'Américaine et qui se nommait Jacqueline Francœur. Il y a pour les amoureux, comme pour les ivrognes, de ces charmants hasards.

Raoul, on le comprend, abandonna volontiers son avion, puis le bateau, pour gagner la terre en compagnie de celle qui l'avait sauvé, et il n'était pas loin de bénir l'échec de sa jolie aventure. Aussi faisait-il tout le possible pour prolonger son tête-à-tête avec Jacqueline Francœur. Ils étaient en train de deviser gaiement, lorsque leur auto en croisa une autre dans laquelle se trouvait précisément Maurice Francœur, le mari de Jacqueline. Et, comme celui-ci ne badinait point, Jacqueline, en reconnaissant son maître et seigneur, se hâta de rejoindre le foyer conjugal. Elle y fut, nous devons le reconnaître, assez mal accueillie, parce que Maurice Francœur était fort jaloux.

— Avec qui étais-tu tout à l'heure en automobile ?

— Mais avec personne.

— Pourquoi ajoutes-tu le mensonge à l'infidélité ?

— Moi, infidèle ?

— Dame, il y paraît, reprit le mari.

— Je fais ce qui me plaît.

— Nous verrons cela.

— Et, pour te le prouver, je pars à l'instant pour le Midi.

— Pour le rejoindre, ricana Maurice.

— Imbécile, je vais chez ma tante.

Il la laissa partir, car un mari, même épris, ne doit pas heurter de front une femme butée. Mais à peine eut-elle disparu qu'il en eut du chagrin ; il se repentait de sa sévérité et, voulant obtenir son pardon, il sauta donc dans le train qui devait emmener sa femme vers le pays du soleil.

Jacqueline avait dit la vérité ; elle était résolue à laisser se dissiper la colère de son mari, en restant bien sagement dans le Midi, près de sa parente, et elle était dans son wagon à arranger ses valises, lorsqu'elle retrouva



Raoul retrouva miss Snowdon avec joie.

Raoul, l'infortuné aviateur ; celui-ci avait retrouvé les traces de la fugitive si charmante, à qui il devait tant, et il voulait continuer un entretien si doucement engagé. La surprise fut agréable à Jacqueline, d'autant plus que



Elle prenait un malin plaisir à taquiner Raoul d'Estrées, qui était enchanté, d'ailleurs, de passer son temps en compagnie d'une jeune femme aussi gaie et aussi agréable.

cette rencontre succédait à une scène assez désagréable. Leur bavardage reprit de plus belle, et Dieu sait où celui-ci les aurait menés, si, tout d'un coup, n'avait surgi Maurice

Francœur, un Maurice tout à fait abasourdi. Ce qui est compréhensible : de retrouver sa femme en tête à tête avec celui qu'il avait défié et qu'il pouvait croire, à bon droit, volant vers New-York ! On devine que cette fois la scène ne fut amusante pour personne ; Raoul d'Estrées reprit son coin, Maurice Francœur reprit sa femme, décidé à ne plus la quitter jusque dans le Midi.

Mais, dans le Midi, Jacqueline était libre, maîtresse de ses actions, puisqu'elle habitait chez sa tante, une bonne pâte de tante qui lui passait toutes ses fantaisies. Aussitôt qu'elle fut installée, elle n'eut qu'une idée : faire inviter Raoul, ce qui fut fait, et l'aviateur devint le familier de la maison. Maurice Francœur n'était ni content ni rassuré, mais il faisait comme s'il l'était, ce qui irritait beaucoup la vieille tante.

— Mon cher Maurice, vous n'êtes pas sans vous apercevoir, lui dit-elle un jour.

— Je me suis aperçu, répondit-il d'un ton vexé.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— Que voulez-vous que je fasse, madame ?

— Il y a un moyen, dit-elle, de se débarrasser de Raoul d'Estrées.

— Lequel ? fit le mari.

— Je sais, reprit la tante, qu'il y a une certaine miss Jessie Snowdon qui est éprise de ce garçon, qui a décidément toutes les chances.

— C'est vrai.

— Eh bien ! je vais la faire venir. Voilà celle qui nous sauvera.

— Puissiez-vous dire vrai, ma tante !

— Laissez-moi faire.

Et la tante fit comme elle avait dit. Elle manda la jolie Jessie, qu'elle invita dans sa villa, à l'occasion d'une grande fête, et la charmante Américaine, toujours amoureuse de son héros, seconda les plans de l'intelligente vieille femme. Peu à peu, les choses s'arrangèrent. Raoul, en revoyant miss Snowdon, s'aperçut qu'elle était bien jolie et qu'elle ferait une bien jolie femme ; il se rapprocha d'elle. Se sentant un peu lâchée par son flirt, Jacqueline, qui n'avait cessé d'aimer son mari, le regarda avec la même tendresse qu'autrefois. Et tout finit par s'arranger ; un jour, Raoul dit à Jessie :

— C'est vrai, j'ai perdu mon pari, mais, grâce à vous, je commence à m'en consoler.

— C'est que vous avez gagné un cœur, dit doucement Jessie.

— Et cela vaut tous les paris du monde ! s'écria Raoul en la prenant dans ses bras.

LA VEDETTE DU "PERROQUET VERT"

ÉDITH JEHANNE

UN décor de chambrette. Au fond, une fenêtre. Assise sur une chaise, une petite fille affronte les feux convergents des projecteurs, une adorable petite fille, vêtue de bleu, avec une blousette qui porte des ancres sur les bras et un grand col marin. Des boucles blondes cascading sur ses épaules.

Un piano égrène des notes. Le metteur en scène, Jean Milva, jeune homme au visage grave, donne des ordres à mi-voix.

Tout à coup s'élèvent les accords mélodieux et si tristes de la Chanson de Sollveig, de Grieg. Et la petite fille relève lentement la tête. Ses yeux font le tour de la pièce.

Oh! ces yeux!... On ne voit plus qu'eux!... Profonds et d'une merveilleuse lumière... Ils vous captivent l'âme et la tiennent en suspens... Un doux sourire. Encore un regard au doux scintillement d'étoile.

« Stop!... »

Le premier plan est terminé. Et la petite fille blonde vient à nous : c'est Edith Jehanne. Une phrase charmante de bienvenue, et, tout de suite, sans que nous la questionnions, elle nous ouvre son cœur. L'art s'y trouve gravé. Edith Jehanne vibre, souffre, rit, est heureuse dès qu'elle parle de cinéma.

— Et, nous dit-elle, j'avais débuté par une grosse déception. Je suis restée quatre ans sans tourner, avec mes illusions meurtries par un metteur en scène qui ne m'avait pas comprise...

— Vous avez pourtant le don, celui qui ne s'acquiert pas à la longue, mais qui naît en même temps que l'être lui-même...

— Oui. Je suis artiste jusqu'à la plus petite de mes fibres...

— Comment le cinéma a-t-il reconquis celle qu'il avait failli perdre ?

— Dupuy-Mazuel, qui avait écrit le Miracle des Loups, m'avait demandé quelques « plans » anonymes. Comme je devais, par la suite, tourner le Joueur d'échecs, du même auteur, j'acceptai, mais non sans une assez longue résistance. Je craignais de souffrir à nouveau...

— Et ce fut?...

— Ce fut un succès. Je me donnai entièrement à ce qu'on me demanda et je sentis que mon intuition de jadis ne m'avait pas trompée. Le cinéma était bien ce que j'avais compris dès le premier abord, et non ce que l'on avait tenté de m'inculquer...

Pendant qu'Edith Jehanne parle, elle vit intensément. Tout s'irradie en elle. Une flamme intérieure, magnifique et totale, anime son visage... Et les yeux!... Toujours ces yeux que l'on n'oublie jamais quand on les a vus une seule fois...

Lorsqu'elle tourne, elle est isolée du monde entier. Elle s'enferme dans la mélodie qui naît, vibre et meurt sous les doigts d'une pianiste de talent, dont le pupitre est chargé de rêveries sentimentales de Grieg, Reynaldo Haydn et tant d'autres poètes de la musique.

— Quel est votre film préféré, mademoiselle?...

— Jusqu'à présent, c'était le Miracle des Loups. Mais je crois que je vais



DEUX EXPRESSIONS D'EDITH JEHANNE ET UNE SCÈNE DE TRAVAIL, DU "PERROQUET VERT"

aimer encore plus le Perroquet vert. Mon rôle y est si dramatique !

— Vous aimez la tristesse?...

— J'aime tout ce qui parle à l'âme, tout ce qui est sensible et sentimental ; j'aime aussi le rire, malgré tout...

— Mais le rire ému, qui touche de près aux larmes, peut-être ?

— C'est vrai !...

Pensive, elle caresse d'un geste lent ses longues boucles dorées.

— Aimez-vous les fleurs?...

— Oui, mais pas les fleurs de serre, superbes et orgueilleuses. J'ai conservé de mon enfance — je suis née dans le Berry — une affection fidèle pour l'humble fleurette, le liseron, dont les clochettes blanches, si gracieuses, m'enchantent par leur forme et leur parfum...

Edith Jehanne nous avoue qu'elle n'est pas superstitieuse, mais que les forces de la nature l'impressionnent beaucoup. L'orage et ses déchaînements brutaux d'éclairs et de tonnerre lui tordent les nerfs.

Puis, comme si elle était un peu gênée d'avoir avoué cette petite faiblesse — charmante faiblesse ! — elle se met à babiller et à nous parler du film en cours de réalisation : le Perroquet vert.

Son metteur en scène, Jean Milva?... Elle l'adore. Il est si peu exigeant ! L'auteur du scénario, de Casembrot, est également un ami pour elle.

Edith Jehanne est une camarade exquise, au cœur délicat. Elle nous présente, sans oublier personne, sa « maman », Suzanne Delprato, Mathilde Albari, sa « gouvernante », et la « maman de son petit amoureux », la princesse Kotchaki, qui sont autour de nous.

— L'artiste masculin que je préfère?... C'est bien difficile à dire, sans éveiller des susceptibilités. Parlons des artistes avec lesquels j'ai été directement en relations. Pierre Blanchard et Pierre Batcheff — les deux Pierre — sont des hommes qui « sentent » le cinéma... J'aime à leur donner la réplique...

— Et les Américains?...

— Les Américains?... Je ne veux pas les connaître. D'abord, je ne tournerai jamais à l'étranger !...

Elle a dit : « Jamais !... » avec une intonation tellement impérative que nous la regardons, étonnés :

— Pourquoi « jamais »?...

— Parce que les étrangers ne comprennent pas les Français. Il y a quelque chose d'indéfinissable chez les nôtres qu'ils ne soupçonnent pas. Ils ne savent pas s'en servir, à plus forte raison. J'ai tourné pendant cinq mois à Berlin, sous les ordres d'un metteur en scène allemand. Je ne recommencerai plus. Je ne quitterai pas la France autrement que pour un metteur en scène français...

Nous méditons sur cet « indéfinissable » dont Edith Jehanne a parlé. C'est fort vrai. C'est une nuance ténue, impalpable comme la matière diaprée qui compose l'aile du papillon. Un rien la fripe et la souille. La sensibilité française en est enveloppée comme d'une gaze invisible...

Et tout le talent du metteur en scène consiste à percevoir ce rien, d'instinct...

GILBERT-ROLLAND.

Comment fut réalisé le film sur Miss Cavell

Au début de novembre 1927, une douzaine de personnes arrivaient, un matin, à Bruxelles et descendaient au Palace Hôtel.

Le chef de la petite troupe, sans perdre une minute, réclamait l'interprète attaché à l'hôtel et se faisait conduire chez un costumier spécialisé dans la location théâtrale, M. Orion-Durey, sujet français établi depuis de longues années à Bruxelles.

— Je me nomme Wilcox, dit-il. Je suis le metteur en scène d'un film historique sur miss Edith Cavell. Pouvez-vous me procurer 300 uniformes allemands pour ce soir et aussi 300 figurants pour mettre dans les uniformes ?

M. Orion-Durey devenait ainsi le collaborateur du cinéaste anglais et promettait les costumes. Quant aux figurants, un autre Français établi à Bruxelles, M. Dallery, jadis pensionnaire du théâtre de la Porte-Saint-Martin, aujourd'hui organisateur de tournées, se faisait fort de les réunir.

— S'il fallait mille Belges pour ce soir même, dit-il, je les trouverais en évoquant simplement le grand nom de miss Cavell.

On trouva les uniformes. On trouva des chômeurs et des choristes. M. Dallery se mit à leur tête. On alla dans un café, *La Cour de Tilmont*, où des salles servirent de vestiaires. On se débrouilla entre Français et Belges.

Il pleuvait à torrents ce soir-là. En haut du faubourg de Schaerbeek, à l'extrême limite de l'agglomération bruxelloise, rue Frantz-Merjay, on vit, vers 9 heures du soir, arriver une armée casquée et bottée.

— Les Boches... les Boches qui reviennent, crièrent, affolées, des femmes qui descendaient vers la ville.

C'était, en effet, un bataillon allemand qui prenait possession de la rue. Et, ce soir-là, sous la pluie qui tombait comme le soir tragique du 2 octobre 1915, on arrêta miss Edith Cavell une seconde fois.

Les témoins de la scène reconstituée frissonnaient ce soir encore en me racontant les détails de cette prise de vues sans joie, où tous sentirent instinctivement qu'il fallait donner tout son cœur pour faire bien et grand, pour écrire sur l'écran de l'histoire. Le capitaine de l'armée anglaise, Reginald Berkeley, qui écrivit le scénario du film, était à côté de M. Wilcox, qui mettait en scène. On parlait peu. Les figurants ne comprenaient pas, d'ailleurs, et l'interprète traduisait tout juste ce qui était indispensable. Des Belges étaient là qui avaient vu miss Edith Cavell, jadis, dans ce quartier. Et, lorsque de la maison sortit, frileusement couverte de sa pèlerine bleue, M^{me} Sybil Thorndyke, la tragédienne anglaise qui, dans le film, personnifie la grande nurse fusillée, il y eut un silence lourd.

Deux soirs, on recommença. Puis on s'en fut à la prison de Saint-Gilles, d'où, dans la nuit du 11 octobre 1915, sortit miss Cavell pour aller vers le Tir National, où elle fut fusillée avant le jour et achevée d'un coup de grâce par un officier en uniforme, lieutenant dans l'armée allemande...

On alla également, deux nuits noires et froides, tourner à Malines, le long du canal, dans une péniche qui, doucement, descendait en silence au fil de l'eau. On y voyait miss Edith Cavell conduisant, elle-même, les Français et les Anglais blessés qu'elle avait soignés attentivement et qu'elle sauvait d'une mort certaine en facilitant leur évasion vers la Hollande toute proche.

décida de ne pas autoriser, en Angleterre, la projection du film.

Cette interdiction du comité de censure a soulevé dans le public britannique de vives protestations. M. Herbert Wilcox, le metteur en scène, a déclaré :

« Je n'ai eu aucun rapport officiel avec l'ambassade d'Allemagne pendant la préparation du film, mais j'ai seulement reçu, à mon studio, la visite d'un représentant de l'ambassade, à qui j'ai montré un aperçu du scénario et qui n'a émis aucune objection. Il m'avait seulement demandé de supprimer le nom d'un certain diplomate allemand, ce que j'ai fait. Je suis donc très surpris de ce qui arrive. »

La grande tragédienne Sybil Thorndyke, qui a joué le rôle de miss Edith Cavell, proteste également : « C'est un film pacifiste, qu'on n'a pas le droit d'interdire ! »

Il y eut récemment un débat à la Chambre des Communes, au cours duquel le ministre des Affaires étrangères anglais, sir Austen Chamberlain, fut amené à expliquer comment l'ambassadeur allemand était venu le voir au sujet du film de miss Cavell et comment il avait eu un entretien avec M. O. Connor, le président de la Commission de censure.

Au cours de cet entretien, après avoir pris connaissance du texte du film et plus particulièrement du passage relatif à l'exécution de la nurse anglaise, le ministre demanda à M. O. Connor d'apporter une attention toute particulière au caractère général du film et de l'examiner avec soin. Il ajouta qu'en s'opposant à la représentation du film sur l'exécution de miss Edith Cavell, il avait agi sous sa propre responsabilité et qu'il considérait que la scène de cette exécution était un outrage à la mémoire d'une noble femme.

De son côté, le ministre d'Allemagne à Bruxelles a entretenu le ministre des Affaires étrangères belge de la question du film sur miss Cavell et a exprimé la crainte que la projection de ce film ne surexcite les esprits.

M. Hymans, tout en déclarant que l'apaisement des esprits était souhaitable, a fait remarquer à M. von Keller que le gouvernement belge n'a aucun pouvoir d'interdire, pour des raisons politiques, la projection d'un film. Quant à l'autorité communale, elle ne peut intervenir que si l'ordre est troublé.

Un directeur de théâtre américain, M. Archie Selwin, est actuellement à Londres et a déclaré avoir acheté tous droits de reproduction pour l'Amérique du film de miss Cavell, qu'il considère, personnellement, comme un film excellent.

Avant de le laisser représenter dans un cinéma des Etats-Unis, il a l'intention d'inviter le président Coolidge à venir le voir à Washington et de le soumettre ensuite à la censure américaine.

Et le public anglais, belge et français attend avec beaucoup d'impatience ce qui sortira de tous ces débats.



La scène du Conseil de guerre dans le film sur Miss Cavell.

Toutes ces scènes étaient minutieusement réglées, préparées, étudiées d'avance par l'auteur, qui, à chaque instant, demandait aux témoins du drame réel :

— C'est bien cela, n'est-ce pas ? C'était bien ainsi ?

Pendant quinze jours, les mêmes figurants belges revinrent, dirigés par les mêmes artistes français, et collaborèrent avec les premiers plans anglais, qui, eux déjà, avaient tourné à Londres dans les studios.

M^{me} Bodart, une héroïque compagne de miss Cavell, qui avait été condamnée à mort en même temps qu'elle, mais qui put s'échapper, a tenu à jouer son rôle dans le film.

Cette émouvante production était terminée depuis quelque temps, lorsque le gouvernement allemand protesta auprès du Foreign Office. Le résultat immédiat fut que le comité de censure cinématographique anglais

Deux vedettes de "l'Oublié"

La nouvelle production Alex Nalpas, *l'Oublié*, que réalise M^{me} Germaine Dulac, d'après le roman de Pierre Benoit, s'annonce comme un film sensationnel.

Déjà le metteur en scène a tourné, au studio de Billancourt, une grande partie de ses intérieurs.

— J'ai conservé, dit-il, les principaux personnages du roman et tout son caractère d'aventure, mais en même temps j'en ai fait un film d'humour.

« Le héros de Pierre Benoit, Pindère, que joue Van Duren, est devenu dans mon film une victime du cinéma. C'est la hantise de toutes les gloires de l'écran qui le pousse à abandonner sa vie paisible et à courir le monde. Il est alors transporté dans un pays mirifique, un royaume merveilleux, sur lequel règne une princesse de féerie, la princesse Mandane, qu'interprète Edmonde Guy. »

A côté de cette princesse de légende, il y a, dans *l'Oublié*, une pléiade de charmantes artistes, qui animent de leur grâce et de leur talent les principales scènes du film.

C'est, d'abord, Mona Goya, dont nous avons publié la photographie dans notre dernier numéro ; puis Groza Wesko, une blonde vaporeuse au sourire enchanteur, et Sylvie Mai, une débutante qui joue avec autorité un rôle d'espiègle dactylo.



GROZA WESKO



SYLVIE MAI

IL 'A U

Scénario de M. Karl Mayer,
d'après Karl Sudermann ;
mise en scène de W. Murnau ;
édition FOX-FILM.



Le fermier vivait heureux, près de sa femme, bonne épouse et bonne mère, qui lui avait donné un fils qu'il adorait.

Réfugiée tout à l'extrémité du bateau, elle serrait le brave chien sur son cœur, comme pour montrer que lui au moins avait une affection très sincère.



La femme de la cité, avec ses grands yeux n



A la sortie de l'église, comme des nouveaux mariés, ils allèrent ensemble chez le photographe.

UN fermier vivait heureux de son travail, auprès de sa femme et de son enfant, mais le bonheur des humains est fragile.

Une femme de la ville vint en villégiature non loin de la ferme et, beauté fatale, entreprit de se faire aimer par le fermier et de l'emmener à la ville.

Mais il fallait que l'homme se rendit libre.

Diabolique, la femme de la ville lui suggéra qu'il pouvait facilement se débarrasser de sa femme en faisant croire à un accident.

Peu à peu, l'idée du crime prit corps dans l'esprit du fermier subjugué et, un jour, il emmena sa femme pour une longue promenade en canot, bien décidé à la jeter à l'eau.

Mais, au moment de commettre son forfait, épouvanté, le fermier se ressaisit, et, comme sa femme avait deviné sa terrible détermination, il la supplia de lui pardonner.

Le bateau touchait la rive; la femme, toujours sous le coup de l'épouvante, s'enfuit sans dire un mot et, sautant dans un tramway, elle gagna la ville.

Son mari, cependant, l'avait suivie et parvint à la rejoindre.

A ce moment, ils aperçurent un cortège nuptial qui pénétrait à l'église.

Tous deux, ils entrèrent à sa suite, et là, sur les grands bancs de bois du lieu sacré, serrés l'un contre l'autre, il leur sembla qu'ils ne se connaissaient pas auparavant et que c'était leur mariage définitif

qu'on allait enfin célébrer.

Les deux époux réconciliés restèrent ainsi dans la cité en fête, fort avant dans la nuit, et s'amusèrent éperdument.

Au retour, tandis que leur barque traversait le grand lac, d'ordinaire si tranquille, une tempête aussi subite que violente éclata.

Le frêle esquif, ballotté et soulevé par des vagues énormes, menaçait de chavirer et de précipiter le fermier et sa femme dans l'abîme.

Chez elle, à ce moment, dans sa chambre tiède, la femme de la cité pensait à son bonheur proche.

Elle calculait que le fermier avait mené à bien l'acte qu'elle lui avait suggéré d'accomplir, et elle pensait qu'il allait bientôt venir se jeter dans ses bras.

Hélas ! le pauvre fermier en péril ne pensait, au contraire, qu'à protéger son épouse contre les éléments déchaînés.

Vite, il lui noua autour du corps une ceinture de roseaux, qui peut-être, pensait-il, l'empêcherait de couler. Il était temps. Une vague plus furieuse retourna l'embarcation, et bientôt il ne vit plus rien qu'un petit point noir, qui flotta quelques instants et bientôt disparut.

Dans la nuit et dans l'eau il nagea éperdument et, un peu avant l'aube, il réus-



Diabolique, elle lui s
facilement se débar

IR O IR IE

DISTRIBUTION

George O'Brien L'homme.
 Janet Gaynor Sa femme.
 Margaret Livingston La femme de la ville.
 Bodil Rosing La bonne.
 J. Farrell Macdonald. Le photographe.



Tandis qu'il était là dans la barque, le dos voûté, le regard mauvais, elle joignait les mains en un geste de prière.

Assis côte à côte sur le banc de cette humble église, ils écoutaient les paroles du prêtre, et il leur semblait qu'une vie nouvelle pénétrait doucement en eux.

moirs captivants, avait ensorcelé le fermier.

sit à atteindre un rocher et à s'y reposer.

La tempête s'était maintenant apaisée. Qu'était devenue sa femme?

En vain, l'appelait-il à tous les échos, nul ne répondait.

L'alarme fut vite donnée et les secours s'organisèrent. Toutes les barques partirent à la recherche de la naufragée.

Des rameurs découvrirent bientôt un paquet de roseaux dénoués et voguant épars. C'était la ceinture de sauvetage improvisée que le fermier avait tressée en hâte pour essayer de sauver sa femme.

Aucun doute ne pouvait subsister : la malheureuse devait être noyée.

Le fermier rentra chez lui, la mort dans l'âme.

Tandis qu'il se lamentait, il entendit une douce voix qui l'appelait et qui essayait de le reconforter en lui disant des mots d'amour : c'était la femme de la cité qui venait vers lui.

Tout cela, le retour dans la nuit, le naufrage, les roseaux, les appels, les lamentations, tout cela n'était pour elle qu'une habile mise en scène.

Elle s'imaginait sincèrement que le fermier, pour lui obéir et pour être à elle, avait combiné tous ces détails avec minutie pour égarer les soupçons.

Le pauvre homme, ce-



Il marchait seul dans les champs sombres, comme un halluciné que poursuit une idée fixe.

pendant, sanglotait amèrement sur son bonheur reconquis et aussitôt perdu.

Aux mots qu'on lui murmurait, il releva la tête et se souvint. Il se souvint de l'horrible crime qu'il avait failli commettre, il se souvint des yeux implorants de sa femme, qui avait lu dans son âme, puis de la poursuite à la ville, de l'église, de la joie du bonheur retrouvé et de nouveau anéanti.

Alors, les yeux mauvais, les doigts crispés, il se précipita sur celle qui était cause de tout son malheur, pour la tuer.

Mais, au moment où ses mains allaient l'étrangler, une rumeur, qui allait grandissant et s'approchait de la maison, arriva jusqu'à lui : on avait retrouvé sa femme.

Elle n'était pas morte, on allait pouvoir

la ranimer. Déjà, elle tournait vers lui ses bons yeux clairs, où il avait si souvent puisé le courage d'accomplir sa tâche quotidienne.

Alors, le fermier lâcha la gourgandine :

— Va-t'en, cria-t-il, va-t'en loin de moi, tu es le démon du mal, le démon qui avait abusé de ma faiblesse et de ma bonté ; je ne veux plus jamais entendre parler de toi. La ville n'est pas faite pour moi, ma place est ici.

Et il se précipita à genoux auprès de sa femme, comme s'il avait voulu encore une fois lui demander pardon.

Ils allaient enfin pouvoir vivre heureux et tranquilles dans le foyer, où le calme et le bonheur allaient revenir en même temps que l'aurore, qui avait chassé les nuages noirs qui obscurcissaient le ciel.

suggéra qu'il pouvait passer de sa femme.

49 DE FIÈVRE

COMÉDIE JOUÉE

par

SYD. CHAPLIN

L'ILLUSTRE savant lord William Bryden avait résolu de se rendre dans l'Afrique Centrale pour y capturer le pithécantrophe, qui est, comme on le sait, le singe géant dont le monde entier croit la race éteinte depuis l'époque tertiaire. La nouvelle de cette expédition était parvenue jusqu'au colonel Barklett, qui vivait dans la brousse avec une fille charmante qui se nommait Mary. Il la fit appeler dès qu'il eut reçu la lettre de l'Institut Zoologique.

— Mary, j'ai une nouvelle à vous apprendre; nous allons recevoir une visite: un haut personnage de l'Empire, lord Bryden, le savant illustre.

— Ah! tant mieux! s'écria la jeune fille d'un ton satisfait, cela nous changera de toutes les brutes qui sont vos amis.

Adaptation française de J. Faivre;
mise en scène de Charles Reisner;
production Warner Bros,
éditée par la S^te Vitagraph.



Il attendait avec effroi ce que Bambouli allait faire.

— Merci, ma chère fille. J'ai quelque chose à ajouter, et d'important.
— Quoi donc?
— Lord Bryden est célibataire.
— Et puis?
— Et puis vous êtes une jolie fille qui feriez une très charmante lady, répondit le colonel avec un sourire.

Il n'ajouta pas un autre mot, mais il y avait longtemps que Mary avait compris. C'était, d'ailleurs, une marotte, chez le brave colonel Barklett, de jeter, si j'ose dire, sa fille à la tête des gens.

Hélas! tout ne s'arrange pas, en ce monde, comme on le désirerait; si le colonel Barklett rêvait de donner Mary à lord Bryden, le savant était bien résolu à la refuser, car il était un célibataire endurci. Il voulait bien faire la chasse aux singes, mais pas aux femmes.

Lord Bryden, en montant dans le paquebot qui devait l'emmener en Afrique, avait confié ses colis à un obscur porteur de bagages, Jack Piaff, garçon extraordinaire, qui ne manquait pas de chic ni d'invention, puisqu'il trouva le moyen de semer la panique dans le paquebot et de semer en route les colis du noble lord. Un vrai type, quoi! En l'examinant, lord Bryden se frappa le front; il avait trouvé une solution pour échapper à la douce Mary.

— Mon ami, dit-il à Jack Piaff, je pourrais vous livrer au capitaine ou à la police; si vous n'êtes pas un voleur, vous êtes un maladroit.

— Hélas! soupira le jeune homme.
— Vous pouvez réparer vos fautes, mais à une condition.

— Je souscris à toutes, dit le garçon.
— Eh bien! voici. A partir de maintenant, vous êtes lord Bryden; vous me remplacez dans la vie. Vous êtes devenu un célèbre savant.
— Je sais à peine lire.



Jack Piaff était un garçon extraordinaire.

— Ça ne fait rien, dit lord Bryden. Voici mes papiers; voici de l'argent. Bonne chance!

Voici comment le pseudo-lord Bryden fit une entrée enthousiaste dans le district du colonel Barklett, reçu merveilleusement par l'officier et la charmante Mary, qui, tout de suite, vit d'un bon oeil le jeune savant, qu'elle voyait dans ses rêves fort décrépit. On prépara l'expédition du pithécantrophe, puisque lord Bryden était venu pour cela. Et l'on se mit en route. Mais le malheureux Jack Piaff-Bryden n'avait pas de chance; au moment de partir, il fut terrassé par 49° de fièvre; vous savez que 39°, c'est déjà mauvais signe; mais 10° de plus, ç'aurait dû être la mort certaine. Mais, heureusement pour lui, le pseudo-lord Bryden avait près de lui la charmante Mary, la meilleure des infirmières. Mais la fièvre joue de bien mauvais tours: il y avait chez le colonel Barklett un singe familier, Bambouli, que, dans son délire, Jack prit pour le monstre recherché. Après des minutes d'effroi, notre héros réussit à amadouer l'animal à l'aide d'une patte de léopard et de deux livres de caramels mous. Cette victoire remportée, Jack se jeta bravement dans la jungle; mais, là, il rencontra des ennemis moins patients, tigres et lions, qui lui donnèrent une chasse effrénée et le ramenèrent chez le colonel Barklett. Pour comble, le fameux pithécantrophe s'était mis de la partie; grâce à Bambouli, son allié, Jack captura le monstre et sauva Mary d'une mort certaine. Mais l'heure était venue pour le faux lord Bryden de choisir entre l'estime et l'amour de Mary. Sans hésitation, il avoua sa supercherie.

— Je ne suis qu'un pauvre diable qui rue, depuis l'enfance, dans les brancards de la misère, confessa-t-il.

Et la jeune fille répondit:

— Je vous aimais glorieux; maintenant que je vous sais obscur et malheureux... je t'adore.

On devine, le reste.



Une douce intimité ne tarda pas à s'établir entre le faux lord Bryden et la douce Mary. Bambouli assistait, très impassible, au flirt des deux amoureux.



du Studio à la ville



La cape porte-bonheur

Le metteur en scène, Gennaro Dini, vient de tourner un film assez curieux (*Capes noires*), dont le fond est constitué par une étude des mœurs portugaises vers 1805, et principalement des coutumes des étudiants de la fameuse Université de Coimbra, célèbre dans toute la péninsule.

Il alla naturellement tourner là-bas ses extérieurs, et eut bien souvent l'occasion d'être en contact avec les étudiants de cette faculté, qui le prirent en amitié, lui et sa troupe, dont les étoiles sont : M^{lle} Nilda du Plessis et Régine Bouet. Un soir, un groupe de ces jeunes gens vint donner une aubade à la troupe, et jouèrent sous les fenêtres de l'hôtel quelques-uns de leurs airs nationaux, sur leurs guitares à nombreuses cordes.

Pour les remercier, on les invita à dîner ; au dessert, pour obéir à une superstition du pays, qui étonna passablement les Français, tous les étudiants présents — et ils étaient nombreux — mirent successivement leurs capes sur les épaules de chacune des deux artistes. Il paraît que de mettre leur vêtement sur le dos d'une femme, pendant un instant, leur porte-bonheur pour leurs études !

Un nouveau film de J.-J. Frappa

NOTRE confrère Jean-José Frappa, dont on tourne en ce moment la *Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc*, fille de Lorraine, vient de céder à la Société des Films artistiques Sofar les droits d'adaptation cinématographique de son prochain roman. La réalisation du film sera, sans doute, confiée à un jeune et célèbre metteur en scène et commencera au printemps prochain. Le titre du roman est encore gardé secret, mais l'intrigue, dit-on, évolue dans un monde pittoresque et très parisien, qui n'a pas encore été porté à l'écran.

Acrobatie

NOUS avons souvent dit que le métier d'électricien, de machiniste ou d'opérateur comportait un certain mépris du danger, une absence complète de vertige et une hardiesse comparable à celle des coureurs ou des anciens marins de la navigation à voiles.

Parfois, les nécessités de la prise de vues obligent tout le personnel d'un studio ou d'un film à aller s'installer près du plafond, sur une étroite plate-forme sans garde-fou, et à laquelle on accède par une échelle tremblante qui vous donne le mal de mer rien que de la regarder.

C'est ce qui arriva dans *Maldone*, le film que viennent de tourner MM. Charles Dullin et Grémillon, d'après un scénario de M. Arnoux ; le réalisateur, l'opérateur Péninal, l'assistant, le régisseur, et tous les ouvriers du studio durent grimper jusqu'à une passerelle minuscule, sur laquelle il fallut installer l'appareil, autour duquel il ne restait guère de place pour circuler.

On n'eut à déplorer aucun accident, mais Charles Dullin, toujours nerveux et inquiet, se montra satisfait quand tout son monde regagna le rez-de-chaussée.

Réflexions d'exploitants

ON présenta récemment le *Sigle de Troie*, un très beau film, qui n'est autre que la traduction visuelle de l'immortelle *Iliade*. Nous admettons volontiers que tout le monde n'est pas obligé de connaître le chef-d'œuvre d'Homère, et que l'on peut être excellent directeur de cinéma sans être très calé sur les classiques. Mais il en est pourtant qui exagèrent. Témoin cette brave dame, qui murmurait d'un air dégoûté en sortant de la séance :

— Oh ! non, je ne veux pas de ce film dans mon établissement ; ma clientèle a des goûts trop modernes pour s'intéresser à cela !

Tandis qu'un autre expliquait à un collègue arrivé trop tard :

— Vous avez perdu, vous savez, la mise en scène était magnifique et c'était très bien joué.

— Ah ! Et le sujet ?

— Oh ! le sujet, je ne sais pas où l'on a été chercher ça, c'est un peu enfantin...

Un original travesti



A l'occasion du Mardi Gras, M^{lle} Lucie Fuchs, de Mulhouse, s'était, avec une ingéniosité charmante, et par une délicate attention pour notre revue, déguisée en *Ciné-Miroir*.

— J'avais, d'abord, découpé, dit-elle, les photos de votre revue, et je les ai soigneusement collées sur du tissu. Pour la jupe, j'ai pris les couvertures, tandis que pour les corsages j'ai utilisé les photos des vedettes masquées du concours. Pour terminer l'ensemble, j'ai appliqué plusieurs bandes du titre. Ce costume a, paraît-il, obtenu un vif succès.

Et nous félicitons M^{lle} Fuchs de son original travesti.

Pourquoi ?

UN journal allemand pose dans ses colonnes une série de questions assez indiscrètes. Jugez-en :

« Pourquoi nos acteurs se tiennent-ils si mal à table, que les journaux étrangers signalent le fait comme un manque de goût, d'éducation et de tact ? »

« Pourquoi nos auteurs s'obstinent-ils à s'inspirer des productions de Hollywood ? Il existe d'autres sources. »

« Pourquoi les acteurs, interprétant un rôle de criminel, affectent-ils des allures tellement louches, que, dans la vie courante, ils éveillent à première vue l'attention de la police ? »

« Pourquoi les filles tombées dans la plus noire misère, portent-elles quand même des bas de soie ? »

« Pourquoi n'ajoute-t-on pas à la longue liste des metteurs en scènes, opérateurs, etc., le nom des habilleuses, ou des machinistes ? »

« Pourquoi, dans les tableaux d'intérieur, les acteurs donnent-ils l'impression, ou bien de vivre dans quelque somptueux décor d'exposition de meubles, ou bien dans quelque sordide maison meublée. Pourquoi ne pas s'en tenir à un juste milieu ? »

« Pourquoi, dans les films historiques, les actrices portent-elles des bas de soie végétale et des robes découvrant les genoux ? »

L'artiste polyglotte

DANS un restaurant de Montmartre, où Renée Héribel était allée se documenter pour *Minuit, place Pigalle*, que René Hervil tourne pour Aubert, un chasseur s'approcha avec empressement de l'artiste, et l'ayant entendue prononcer quelques mots anglais, lui adressa la parole dans cette langue. Héribel sourit et, fine mouche, répondit :

— Hein?... je ne suis pas English...

Le chasseur, croyant avoir affaire à une Allemande, s'en alla chercher un collègue possédant l'allemand.

— Barka, barka... dit Héribel.

— C'est sûrement une Algérienne, dit le second chasseur.

Et il s'en fut chercher un collègue arabe qui était premier groom dans un grand café des environs.

Héribel n'a jamais tant ri.

Lee Parry en France

LA vedette allemande, Lee Parry, est arrivée en France la semaine dernière. Elle vient chez nous pour tourner *L'Eau du Nil*, le nouveau film, qui sera tiré du roman de Pierre Frondaie, et qu'éditera Aubert. M. Wengerof, M. Ch. Delac et M. Tavano attendaient la charmante artiste à la gare. Lee Parry descendit toute souriante du wagon ; on lui offrit des fleurs et elle se déclara enchantée d'être à Paris.

— C'est la première fois, dit-elle, que je viens en



France, et j'espère bien que ce n'est pas la dernière. Nous allons commencer à tourner tout de suite ; tant mieux, j'ai hâte de voir comment on travaille ici.

Un film joué par un seul artiste

ON a présenté, il y a quelque temps, un film d'avant-garde : *Préméditations*, qui fut conçu, mis en scène et joué par un unique artiste : M. Paton. Le scénario d'abord n'est pas banal :

Il s'agit d'un écrivain qui cherche un sujet de roman ; il pense successivement prendre comme principal personnage de son œuvre un vagabond, puis un banquier, puis un agent. Il commence trois brouillons qu'il jette, car aucune de ces idées ne le satisfait. Il s'endort et, devant lui, ses trois personnages se mettent à jouer le rôle qu'il leur avait assigné, ou, plutôt, à réfléchir à leur rôle, car l'auteur prétend qu'il faut toujours longuement réfléchir avant d'agir. Ils songent donc, hésitent et, finalement, ne font rien, comme il arrive souvent dans la vie. Les trois personnages retombent donc à leur néant, et l'écrivain se réveille : lui non plus, à force de trop réfléchir, n'a rien fait et ne fera rien.

La principale originalité de ce film tient, nous l'avons dit, à ce que son auteur et réalisateur, M. Paton, en joue les quatre personnages, absolument seul. Il eut besoin de recourir à un savant maquillage, très réussi, qui le rend absolument méconnaissable et qui, à lui seul, rend le film curieux à voir.

La bénédiction du cardinal

LES aviateurs Mauler et Baud, et l'opérateur cinématographique Cohendy, qui vont tenter d'accomplir le raid Paris-Le Cap, en trente-deux escales, sont partis. Mais, quelques jours avant cette sensationnelle envolée, eut lieu, au Bourget, la bénédiction de l'avion le *Petit Parisien-Paramount*, par le cardinal Dubois. Avec sa bonne grâce habituelle, le cardinal accomplit les gestes rituels, et ce fut à la fois une cérémonie émouvante et bien moderne, qui mariait, pour la première fois, la religion, l'aviation et le cinéma.



ABNÉGATION

Réalisation de Graham Cutts ; adaptation de Théodore Valensi ; édition Excella-Films.



Ils avaient parfois des élans l'un vers l'autre.

ADRIAN et Drusille Saint-Clair avaient toujours été des époux tranquilles ; ils s'aimaient, sans le savoir, et, trompés par la monotonie de leur vie, s'ennuyaient ensemble. La guerre et ses angoisses (car Adrian avait été combattre en France) les avaient, un moment, rapprochés, mais, de nouveau, l'uniformité de leur vie avait étouffé l'élan de leur cœur.

Adrian surtout, qui avait une imagination vive et en qui la guerre avait développé le besoin d'aventures, se sentait un secret désir d'émotions inconnues.

C'est ainsi qu'il se décida, un jour, à visiter les bas-fonds de Londres.

Déguisé en ouvrier, il se mit à errer dans des rues crapuleuses et frémissantes, y cherchant le drame qui manquait dans son existence d'homme trop gâté.

Mais on ne joue pas impunément avec le feu. Adrian, peu habitué aux brutalités qu'il voyait, voulut jouer au chevalier et défendre une petite ouvrière malmenée par une brute. Ce fut bientôt lui-même qu'il eut à défendre, car Harris, son adversaire, avait des poings redoutables. Un quart d'heure après, Adrian était étendu sur le trottoir et dans un tel état que ce fut au tour de l'ouvrière à avoir pitié de lui. Elle le fit transporter dans sa chambre.

Du coup, Adrian nageait enfin en plein roman. Huit jours, il resta chez Vicky et huit jours Vicky le soigna avec amour, car elle n'avait jamais, la pauvre fille, rencontré un homme si beau et si doux. Mais plus Vicky montrait d'amour à Adrian et plus celui-ci se sentait le désir d'y répondre, qu'un remords montait en lui.

DISTRIBUTION

ALICE JOYCE :
Drusille St-Clair.

CLIVE BROOK :
Adrian St-Clair.

VICTOR MAC LAGEN :
Herr Harris.

MARGARIE DOW :
Vicky.

LILIAN HALL DAVIS :
Pamela.

J.-R. TOZER :
Frank Sladen.

JOHN HAMILTON :
Bill.

Il ne pouvait pas, il ne devait pas oublier qu'il avait un foyer et qu'il aimait tendrement Drusille ; il ne devait pas faire à Vicky des promesses qu'il ne pourrait tenir ; il lui fallait la quitter, retourner vers Drusille.

Mais Adrian s'était déjà trop avancé dans un chemin dangereux. Vicky était une pure fleur poussée sur un fumier. On ne pouvait rester auprès d'elle sans se salir. Elle était entourée d'êtres sordides et infâmes qui haïssaient tout ce qui était au-dessus d'eux. Des gens de la maison n'hésitèrent pas à aller apprendre à Harris que Vicky cachait chez elle sa victime, un faux ouvrier, un homme riche, et Harris, fou de rage, se présenta chez Vicky et se jeta sur l'intrus. Il avait déjà prouvé qu'il était plus fort qu'Adrian ; mais, cette fois, l'autre relevant à peine de ses blessures, il était évident qu'il devait l'écraser. Vicky sentit le danger et, le couteau levé, se jeta sur Harris, qui s'écroula, touché gravement.

Adrian sentit la responsabilité qu'il avait vis-à-vis de cette enfant. Il n'hésita pas :

— Courez chez moi, dit-il, dites toute la vérité à ma femme, elle vous cachera.

Des voisins, attirés par le bruit, avaient déjà forcé la porte. On appelait la police. Vicky n'eut que le temps de s'enfuir. Adrian avait voulu des émotions, il en avait !

Cependant, les policiers, apprenant qui il était, le laissèrent en liberté provisoire, avec la permission de rentrer chez lui, et pas ailleurs.

Cette recommandation était inutile ; jamais Adrian n'avait autant senti la douceur de sa maison, la folie qu'il avait eue de vouloir s'en évader et combien la tendresse de Drusille lui était nécessaire. Par sa faute, il allait, sans doute, avoir perdu cette tendresse ; de plus, il avait poussé à un crime une pauvre créature, qui payerait toute sa vie d'avoir voulu le défendre à tout prix.

Cependant, il y a un Dieu pour les imprudents. Vicky avait honnêtement raconté la vérité à Drusille, avouant qu'Adrian n'avait voulu la défendre que par pitié et qu'il n'avait montré aucun amour pour elle ; et Drusille, qui avait aussi ses torts, s'était juré de reprendre à jamais son mari. Adrian

fut donc reçu chez lui comme il ne l'espérait pas. Lorsque les policiers se présentèrent pour s'enquérir de la jeune fille qui avait été recueillie chez les Saint-Clair, Vicky avait été soigneusement cachée et ils ne trouvèrent que des visages fermés. Soudain Sladen, le chef de la police, fut appelé au téléphone. On le prévenait qu'Harris n'était plus en danger de mort. Dès lors, toute rigueur devenait inutile et les pires craintes tombaient d'elles-mêmes. Il ne restait plus à la pauvre Vicky qu'à reprendre son ancienne vie. Complée par Drusille, qui ne voulait pas la laisser dans la misère, elle reprit tristement, seule, le chemin de sa demeure. Drusille et Adrian, serrés l'un contre l'autre, sentirent, comme ils ne l'avaient jamais senti, le prix de leur bonheur. La barrière élevée entre eux avait coûté cher à renverser, mais elle était à bas pour toujours.



Harris était une brute terrible.

Vicky prit la main de son bienfaiteur et la porta à ses lèvres.

UN ARTISTE QUI N'EST PAS COMME LES AUTRES CHARLES VANEL



Charles Vanel et son chien favori.

être toujours criant de vérité. Cela tient au conseil que lui donna un jour son maître : Firmin Gémier, et qu'il n'a jamais oublié : « Il ne faut pas penser à ce qu'on dit, mais penser ce qu'on dit ». Formule facile à transposer au cinéma, et qui donne des résultats étonnants quand on l'applique strictement. Or, Vanel l'applique, cette formule, il l'applique même avec tant de conscience que sa puissance de jeu dépasse parfois le personnage. Il pense tellement ce qu'il fait, en y ajoutant sa propre volonté, qui est peu commune, qu'il arrive à faire d'un être falot de second plan une création éclipsant les premiers rôles ; il ne fait pas bon, pour un jeune premier cosmétique et n'ayant pour tout talent que son joli visage photogénique, de se risquer à jouer aux côtés de Vanel : il est généralement écrasé par son partenaire, qui trouve moyen de rendre intéressante la plus banale des scènes.

Par exemple, dans *l'Esclave blanche*, Vanel était un Européen venant, à certain moment, demander à un policier marocain ou algérien d'intervenir pour délivrer une femme persécutée par son mari ; on lui répondait que la loi musulmane ne permet pas de s'immiscer dans les affaires du harem, surtout sur la simple demande d'un étranger ; Vanel ne répliquait pas et sortait, se forçant à l'impassibilité ; mais, dans la crispation de ses poings, dans la rage qui se lisait dans ses yeux, sur son front, dont une veine saillait brusquement comme sous un rude effort, on sentait mieux que par un geste théâtral ou un sous-titre, l'indomptable volonté de cet homme de sauver la femme à tout prix, contre la loi, au mépris de tous les dangers.

Vous rappelez-vous le farouche amoureux torturé de *la Flamme* ? Et Yann, de *Pêcheur d'Islande* ? Et l'aviateur de *la Proie du vent* ? Et tant d'autres créations qui frappent, toutes, par leur vérité, leur puissance, par cet on ne sait quoi de farouche qui est la marque personnelle du talent de Charles Vanel. Qu'il joue des scènes d'amour ou de haine, ou de colère, ou même de réverie, il se laisse emporter par une ardeur sauvage qui doit souvent laisser des marques dans la chair de ses partenaires.

L'artiste possède un robuste bouledogue, dont il fait son compagnon habituel lorsqu'il ne tourne pas. Il habite, une grande partie de l'année, dans une île de la Marne, sans communication avec la terre. Cette façon d'aller se loger tout seul dans un endroit inaccessible peint mieux qu'un long discours le caractère exceptionnel du personnage ; il ne reçoit là que des amis choisis et passe la plus grande partie de son temps dans la solitude.

Est-ce par un entêtement de Breton (il est né à Rennes), ou par haine de l'humanité, ou par dédain, qu'il persiste ainsi à vivre à l'écart, se mêlant rarement aux troupes dont il fait partie ? Mystère !

Au fait, peut-être est-ce par timidité, mais ce serait bien étonnant !... JEAN EYRE.

LIBRES-PROPOS

LE MARIAGE

IL n'est pas de meilleure façon d'étudier les mœurs d'un pays étranger que de regarder ses films. Croyez-moi, prendre le chemin de fer ou le bateau, lire des livres de voyageurs est inutile. Voyez une bonne comédie, et vous serez fixé.

Ainsi, vous avez envie d'épouser une jeune femme à New-York, à Berlin, ou chez les Bambaras, ne prenez pas vos renseignements dans la littérature. Allez au cinéma.

Sur le mariage en Amérique, vous êtes, j'en suis certain, admirablement documentés. Vous avez vu et revu de ces unions rapides que le pasteur bénit de force quelquefois. Cela se passe n'importe où, à n'importe quelle heure. On ne présente pas de papier. On n'a pas besoin de parents. On est là, le pasteur aussi, et cela suffit.

Ce qui me paraît plus intéressant pourtant que ce documentaire matrimonial, c'est le chemin qu'on prend pour se marier, si je puis dire. En France, il est assez banal. En Allemagne, il est souvent triste et ténébreux. En Amérique, il est plein d'imprévu.

Imaginez-vous que vous n'êtes rien, rien qu'un pauvre diable ou qu'une misérable créature, que vous débarquez à New-York sans un dollar dans votre poche, ou du moins sans une situation qui vous permette de gagner votre vie. Cela n'a aucune importance. Vous pouvez espérer devenir millionnaire, que dis-je ? milliardaire, car aucun hymen ne vous est interdit. Mieux, plus vous serez pauvre et déshérité, plus il semble que vous ayez de chances de réussir à épouser un roi ou une princesse des pétroles ou de la confection. Il suffit d'un tramway qui n'a pu vous écraser, mais qui vous a frôlé avec impertinence, d'une auto qui vous renverse ou de quelque accident, pour que vous soyez remarqué par le plus beau, la plus belle, le plus riche, la plus fêtée...

C'est bien invraisemblable, me direz-vous. L'optimisme des films n'est pas celui de l'existence. Que d'idées fausses on entretient ainsi dans l'esprit de la jeunesse !

Je ne suis pas de cet avis. Je veux bien admettre que l'Amérique n'est pas le pays des miracles, mais il est celui des surprises. Ce n'est pas dans un vieux pays comme le nôtre qu'il faut chercher l'étonnant ni le prodigieux, du moins dans cet ordre d'idée. Une civilisation, vieille d'un grand nombre de siècles, a imposé à tout Européen une discipline qui interdit toute fantaisie. Vous êtes dans le wagon des premières, des deuxièmes ou des troisièmes, vous regardez les gens qui voyagent avec vous, dans votre classe ; vous tâchez de vous en accommoder ; vous pouvez avoir une tête charmante, beaucoup d'humour, vous réussirez dans les deuxièmes ou les troisièmes à occuper la meilleure place, mais il est bien rare que vous vous déclassiez complètement. Vous risquez, à vous promener sur le marchepied pour aller d'un wagon à l'autre, de vous casser la figure...

En Amérique, l'écran vous le dit, on fera attention à vous, parce que ceux qui regardent ont une imagination neuve. Il y a cinquante ans, on parlait vers l'Ouest, on faisait fortune un jour, sans s'y attendre. Il y a cinquante ans ! C'était hier. Et les fils de ces « brusquement riches » ne trouvent point extravagant que vous prétendiez à l'être à la même vitesse.

Et c'est ce qui fait que, dans le pays qui passe pour le plus positif, le plus réaliste du monde, le cinéma n'a l'air que d'illustrer des contes de fées. Cela semblerait paradoxal, si l'on n'y réfléchissait pas et si l'on ne savait que c'est du pays du confort, des plus extraordinaires inventions, des dollars et des maisons de quatre-vingts étages, que nous venions, par la voie des airs, des princes charmants de vingt-six ans, qui viennent réveiller la belle endormie, cette bonne vieille Europe un peu sceptique, tout étonnée qu'il y ait encore de ces enfants naïfs aux yeux clairs...

RENÉ BIZET.

FIGURINES DE STUDIO

LE COMMANDITAIRE



UNE imposante conduite intérieure s'arrête devant le studio. Vernis noirs miroitants ; nickels blancs étincelants. Un monsieur confortable met pied à terre et, d'un geste assuré, referme la portière, qui claque. Aussitôt, par un phénomène mystérieux, plus rapide que la télégraphie sans fil, une onde se propage depuis la loge du concierge jusqu'aux coins les plus reculés du hall :

— Le Commanditaire !...

Le metteur en scène, le régisseur se précipitent.

Les assistants rectifient la tenue de leur coiffure et leur nœud de cravate. On a envie de crier : « Fixe !... » comme pour la revue d'un général. Les artistes ont fait une légère grimace, immédiatement corrigée. Tous les visages sont en fleur. Le Commanditaire a fait son entrée dans le studio. On l'accompagne pas à pas. Le régisseur s'est fait son cicérone. Car le metteur en scène brûle du désir de travailler. Il lui faut montrer que l'on ne perd pas de temps et que l'argent est bien employé. On va tourner une grrrande scène.

— Vous tombez bien, cher monsieur !... Vous allez assister à la prise de vues d'un épisode marquant.

Il y a longtemps qu'on savait qu'il devait venir. Mais il est nécessaire de lui laisser l'illusion qu'il est arrivé par hasard.

Les artistes se dépensent. Les figurants « intelligents » — car il y a la figuration intelligente et celle qui ne l'est pas — tant pis pour ceux qui sont enrôlés sous cette dernière et ingrate dénomination ! — font merveille. Jamais cela n'a marché si vite...

Le Commanditaire connaît, parfois, quelque chose au cinéma. Alors, il pose des questions embarrassantes :

— Pourquoi trois sunlights ?... Un seul suffirait peut-être ?...

— En effet... En effet... Eteignez donc, là-haut !...

— Et cet orchestre pour le bal... Y a-t-il longtemps qu'il attend ?... On aurait pu le convoquer pour le moment juste... Puisqu'on ne dansera que cet après-midi...

Diabla d'homme !... A-t-il besoin de se mêler de tout cela ?... Mais il faut le convaincre.

— Permettez... On va danser dans quelques minutes...

De fait, on danse ce matin, alors que ce devait être pour beaucoup plus tard... C'est une chance que tout le monde se soit trouvé là... Et aussi que le Commanditaire ait formulé sa remarque tout haut, au lieu de se contenter d'une réflexion intérieure. Il aurait pu constater que beaucoup de gens étaient convoqués dont on n'avait pas besoin sur l'instant...

Il est satisfait... Il assiste à quelque peu de mise en scène... Et puis, il s'en va, toujours reconduit par le régisseur défilant. La portière de la belle automobile a de nouveau claqué. Il est reparti.

Cet après-midi, pour rétablir l'équilibre — car on a beaucoup travaillé ce matin, plus, infiniment plus que n'importe quel matin — on recommencera à traîner... Les trois sunlights brûleront sans discontinuer. L'orchestre reviendra, malgré tout. Il y a quelques raccords à faire. Raccords qui ne seront pas faits. Dame ! tout le monde est fatigué... Mais le Commanditaire a été rassuré. Et c'est cela le principal... Parce que c'est lui qui paie la note, en fin de compte...

HENRY MUSNIK.

LA COLOMBE

Roman d'amour et d'aventures, adapté par Nicolas Maillard, d'après le film des Artistes Associés.

CHAPITRE PREMIER

Don José Sandoval y Joroba del Frente fait son entrée solennelle dans sa bonne ville de Guadapulco.

C'ÉTAIT en Amérique Centrale, dans une république aussi mince que turbulente et que, pour nous épargner des complications diplomatiques, nous appellerons Costa-Roja. Au cœur de Guadapulco, la capitale, pendant les heures chaudes consacrées à la sieste, dans sa grande salle de jeu momentanément déserte, le Yankee Jim Lorry causait, en fumant un fort cigare, avec son croupier de la roulette, Billy Fordham, et celui du jeu de dés, Johnny Powell, ses compatriotes.

A la suite de quelles odysées les trois aventuriers se retrouvaient-ils sur cette côte brûlante ? Ce serait une autre histoire... Le fait est qu'ils y avaient échoué, Billy et Johnny, ex-employés de banque à Los Angeles, par goût de la vie hasardeuse, Lorry, pour des raisons peut-être assez mal définies. Là, tous trois travaillaient pour gagner leur vie, avec plus ou moins de peine, plus ou moins de bonheur.

Lorry ne songeait guère qu'à son établissement. De nature à la fois énergique et sentimentale, très beau, fort et brave, Johnny employait ses loisirs à la recherche de quelque mirifique aventure de cœur. Quant à Billy, bon garçon, mais sans élégance et sans grâce, il s'adonnait de préférence au culte du dieu Whisky.

C'était son faible, son péché mignon, mais il ne se montrait pas trop ennuyeux quand il avait « son plumet ». A peine manifestait-il un peu plus d'horreur pour les femmes, démons qu'il rendait responsables de toutes les calamités qui s'abattaient sur les pauvres hommes... En parfait état pour l'instant, mais exalté par les nouvelles, il s'écriait :

— Drôle d'idée que nous avons eue, tous les trois, de planter notre tente dans ce pays d'opérette et, parfois, de tragédie. En ce Costa-Roja, on ne sait jamais ce qui va se passer deux heures plus tard, ni sous quel gouvernement on vit !

Lorry haussa l'épaule :

— Qu'est-ce que ça fiche, pourvu que les affaires marchent ?

— N'importe, reprenait Billy ; on a ici un tremblement de terre par jour et une révolution par mois. On était sous le président Ortéga. Le voilà battu par don José Sandoval y Joroba del Frente, le fermier improvisé général, dont les avant-gardes sont entrées dans la ville derrière les fuyards d'Ortéga. Détrôné, celui-ci attend en prison la cour martiale et le peloton d'exécution. *Damn it all !* Je ne voudrais pas être dans sa peau au pauvre bavard !

— Bah ! fit Johnny, en passant la main dans ses beaux cheveux noirs et bouclés, tu y seras peut-être plus tôt que tu ne voudrais, et la vie humaine pèse si peu ici ! Les revolvers partent tout seuls, à propos de tout et de rien. Les trous des balles mouchettent les murs. La moindre contradiction fait briller, avec des yeux féroces, des lames affilées d'un pied de long... Grâce au ciel, ils ne me font pas peur, ni avec leurs vieux fusils ni avec leurs cure-

dents. J'ouvre l'œil et je sais manier un pistolet. Gare au premier qui me menace !

— Le mieux, dit Lorry, c'est encore d'éviter les histoires.

Et tous trois de dauber sur le compte des Costarojains, qui se soulevaient et se battaient comme des chiens pour une taxe sur le *pulque*, le cidre d'agave ou sur l'aguardiente, l'eau-de-vie d'anis, pour une interdiction des combats de grillons !

Quelle justice aussi ! Un procès de cinq minutes — ou point de procès du tout — douze balles dans le corps à quiconque n'avait pas su corrompre à temps les juges ou le géolier. En tout cas, il fallait reconnaître que le Costarojain savait tomber sans manières. Aujourd'hui, fusilleurs... demain, fusillés !

Billy s'intéressait à la politique :

— Comment ça va-t-il marcher avec notre nouveau dictateur, Sandoval ? Il paraît que c'est un vrai *caballero* (1).

— Du moins, c'est lui qui le proclame,

(1) En espagnol, « caballero » répond à peu près au « gentleman » des Anglo-Saxons, mais avec une nuance plus chevaleresque, avec plus de panache.



Dolorès (NORMA TALMADGE) avait été surnommée « la Colombe ».

interrompit Powell... Mais laissons cette espèce de croquant... Avez-vous remarqué la nouvelle danseuse du *Goret Jaune* ? Elle est vraiment exquise, cette Dolorès, la Colombe, comme on l'appelle déjà... Quels jolis mouvements ! Quelle grâce languide ! Une fleur pareille devant ces sauvages Costarojains, quel malheur ! Cette fille de maison de danses était née pour être reine, ma parole !

— Allons, bon ! s'écria Billy, au désespoir. Le voilà reparti sur une nouvelle idole ! Laisse donc les femmes, Johnny. Ces sirènes t'entraîneront à la mort, vieux garçon... Mais que se passe-t-il donc dans cette ville d'enragés ?

Une rumeur singulière s'enflait constamment au dehors. Hommes et femmes en ponchos et fichus éclatants couraient, de-ci, de-là, fort agités. Les fenêtres aux grilles bombées et les balcons se garnissaient de figures basanées grimées de curiosité. Bientôt, on put distinguer des acclamations ; un clapotement de sabots sur le pavé annonça une troupe de cavaliers, puis des trompettes sonnèrent, auxquelles répondirent des marches triomphales, exécutées par une musique qui montrait plus de bonne volonté que d'expérience. Tubas, grosse caisse et tambours ronflaient, tandis que les cris et les vivats se rapprochaient :

— Viva don José Sandoval y Joroba del Frente !

Les grands chapeaux de feutre s'agitaient frénétiquement au bout des bras déguenillés. Le bruit de sabots se fit clair et martelant ; le fracas des trompettes déchira les oreilles, et un premier peloton d'hommes à cheval, en ponchos multicolores, passa dans la rue, au milieu des hurlements. Ensuite s'avancait un cavalier pompeux, évidemment enchanté de lui-même, en culotte blanche et bottes vernies, avec une large face à la fois hilare et bestiale, le vaste *sombrero* sur l'oreille. Une veste à l'espagnole, toute bosselée de passementeries d'or et de souta-

ches, lui couvrait le corps, et il jouait avec une houssine dont le pommeau était une superbe émeraude.

Sur son fort joli cheval richement caparotté, il donnait une impression d'orgueil démesuré, de rustauderie parvenue, de sensualité basse, de cruauté froide. Un Néron des terres chaudes, car, aux cris qui le saluaient, on ne pouvait se tromper : ce personnage resplendissant, important et bien gardé n'était autre que le nouveau dictateur de Costa-Roja, don José Sandoval y Joroba del Frente, faisant son entrée dans la ville de Guadapulco, enlevée par ses armes. Toute l'armée gouvernementale d'Ortéga était passée à la révolution victorieuse.

Tandis que la populace acclamait Sandoval, des gens inquiets se racontaient à l'oreille des choses qui justifiaient mal une pareille ovation. Possesseur de la plus importante *hacienda* (1) des environs, c'était un maître redoutable, sans pitié pour les malheureux.

Quelques jours auparavant, un pauvre mendiant, mourant de faim, s'était introduit dans

(1) Ferme, grande exploitation agricole.

la boulangerie de la ferme et y avait dérobé un gros pain. Le pitoyable voleur s'enfuyait avec son butin, quand il se trouvait tout à coup nez à nez avec l'haciendero. Tremblant sous ce regard terrible, il s'excusait sur son dénuement, sur sa pauvre femme qui avait faim...

Sandoval avait paru s'apitoyer. Il avait chargé l'homme d'autres pains, se disant trop heureux de l'aider dans sa misère. Après des remerciements éperdus, l'autre s'en allait, quand son « bienfaiteur » atteignait un revolver et abattait le vieillard d'une balle dans le dos, expliquant à ses serviteurs atterrés :

— C'est la bonté qui m'a poussé, voyez-vous. J'ai voulu rendre service à ce pauvre gueux en le débarrassant d'une pareille vie...

Tout l'homme était là, féroce, cruellement farceur, hypocrite et bien néronien.

Pour le moment, cet humanitaire faisait le beau et paraissait aux regards de la foule, tandis que le gouverneur de la ville — qui était également celui de la prison — lui adressait un discours de bienvenue ampoulé et dithyrambique, avec force gestes, que rendaient plus comiques le gros ventre du gros homme en uniforme, épaulettes, grand cordon et bicorné à plumes.

Des touristes, venus des États-Unis, se trouvaient là par hasard, et une jeune fille faisait admirer à son père le délicieux cheval monté par Sandoval. Celui-ci prenait l'admiration pour lui et, se regardant à la dérobée dans une petite glace fixée sur le pommeau de sa selle, retrouvait sa moustache fine en prenant un air avantageux.

Puis, soudain, le discours le lassant, il commanda :

— Assez ! J'ai faim et j'ai encore un tas de choses à faire avant de déjeuner.

Et, laissant l'infortuné gouverneur au beau milieu d'une phrase, il reprit sa marche... vers le lieu de l'exécution, où, le dos au mur crevasé de balles, Ortéga, le vaincu, attendait son destin. Ce ne fut pas long.

Ferme et sans peur, l'ex-président, un vieil homme non sans distinction, ne voulut pas mourir sans s'offrir l'agrément d'un suprême discours. Le capitaine, commandant le peloton, avait fait apprêter les armes et demanda à Sandoval s'il fallait, d'un bon feu bien tiré, couper la parole à ce touchant faiseur de boniments.

— Laissez-le dire, fit Sandoval, en levant l'épaule avec un sourire. Ça peut être rigolo, ce qu'il va nous dégoîser, la vieille bête !

Grandiloquent, Ortéga profita de la permission.

— Citoyens, s'écria-t-il, ma mort n'est rien si elle peut servir au bonheur de mes chers Costarojains et pourvu que la patrie soit toujours plus grande... Quant à mon rival heureux, je ne me permettrai de dire qu'une seule chose, c'est qu'il ne suffit pas de se dire le plus grand *caballero* de Costa-Roja, il faudrait encore l'être...

On se raidissait pour ne pas sourire sous l'œil de celui qui s'annonçait déjà comme un tyran redoutable. Celui-ci fit la grimace.

— Oh ! murmura-t-il, ce n'est pas drôle du tout. Fermons le robinet ! Feu, les enfants !

Les soldats débraillés étaient prêts. Le capitaine abaissa vivement son sabre. La détonation éclata, coupant la parole à l'orateur, qui, s'affaissant mollement, rentra dans le néant et ne fut qu'un pitoyable cadavre à la barbe blanche ensanglantée, sous un petit nuage de fumée tôt évanoui...

Femmes et hommes se signèrent et s'en retournèrent à leurs languides occupations, tandis que la troupe faisait par le flanc droit. Les clairons sonnèrent et, jetant un dernier regard à la petite Américaine défaillante d'horreur, Sandoval se mit en marche vers le *Grot Jaune*, où le dîner l'attendait dans la grande salle retenue. Il était gros mangeur, et la suppression, simple et rapide, d'Ortéga l'avait mis en appétit.

Big Mike, le Gros Michel — encore un Américain — le tenancier de l'établissement, en même temps cabaret, restaurant, dancing et café-concert, accueillit cet empereur au seuil de la maison et conduisit Son Excellence dans la grande salle où l'attendaient ses invités.

Galamment, Sandoval fit signe aux convives de s'asseoir. Sans plus de manières, il enfonça un coin de serviette entre cou et col et attira à lui le plat, où dormait, ruisselante, étincelante sous les lumières, une énorme pièce de bœuf entourée de courges frites. Effroyable de goinfrerie, il se mit à bâfrer, les joues gonflées, le jus lui coulant du coin des lèvres sur le menton. Les assistants s'efforçaient de dissimuler leur surprise et leur dégoût, ceux-là, du moins, qui ne connaissaient pas encore ce rustre monté au pouvoir. Les autres



— Oh ! Mais il n'est pas drôle du tout...

n'avaient pas attendu mieux. On versa le champagne, qui devait arroser tout le repas et, la serviette toujours au col, don José, le caballero le plus accompli de tout Costa-Roja, venait de porter un toast aux dames ainsi qu'à son propre triomphe, quand une apparition l'arrêta.

Sur la petite scène occupant le fond de la salle, une jeune femme s'avancait à petits pas rythmés, en balançant avec une grâce délicate son ample robe à paniers.

Elle tenait une guitare. Son regard mélancolique et lointain, son sourire à la fois gamin, moqueur et dédaigneux, lui communiquaient un charme étrange. Sans paraître s'apercevoir de la présence dans la salle de tous ces gens si différents de son public ordinaire de *péons*, de portefaix et de matelots, elle chanta...

Elle chanta un vieil air cubain, la *Paloma* — la *Colombe* — qu'elle répétait souvent et qu'on lui redemandait toujours. Tout en chantant, elle s'accompagnait sur sa guitare et dessinait de ses petits pieds agiles une danse à ras de terre, qui commentait, en quelque sorte, sa chanson nostalgique.

C'était Dolorès, la *Colombe*, comme on l'appelait déjà, la nouvelle artiste engagée par Big Mike. Qui elle était et d'où elle venait, on ne le lui avait pas demandé et elle ne l'avait pas dit. A la fois distante et familière, elle semblait vivre dans un rêve et n'attacher aucune importance à toutes ces existences qui l'entouraient, indifférente aux pauvres gens des quais comme aux truculents *senores*. Elle chantait, fumait des cigarettes aussitôt rejetées, se moquait d'elle-même, de tout et de tous, avait la main lestée et le caractère peu commode.

Mais elle était si jolie !

Le verre en l'air et la bouche ouverte, don José était resté en admiration. De sa tête ballante, il suivait les ondulations de la danseuse, tandis que sa botte vernie marquait le rythme et ses bras en guirlandes s'abandonnaient à la cadence soutenue par une voix en même temps suave et un peu voilée. Une fois de plus, la Belle avait charmé la Bête !

A la porte, restée ouverte, de la salle, quelques têtes passaient, curieuses, parmi lesquelles on eût pu distinguer celles de Johnny Powell et de Billy, son acolyte. Le jeune homme aux cheveux bouclés murmura :

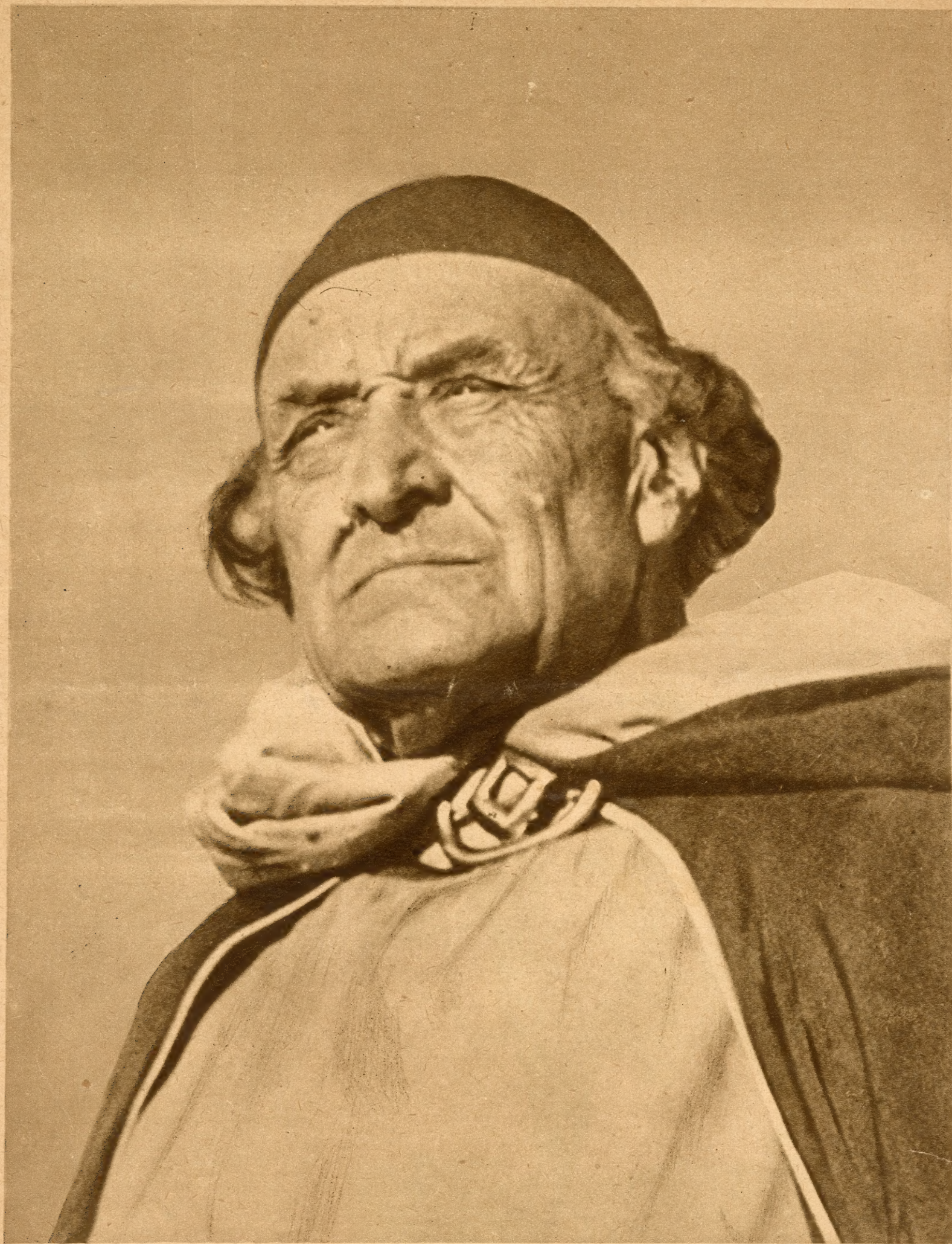
— Elle est tout de même exquise, la nouvelle ! Hein, Billy ?

— Peuh ! Toutes les femmes me rendent malade !

(A suivre.)



Don José Sandoval (NOAH BERRY), le nouveau dictateur de Costa-Roja.



Une curieuse expression de M. SYLVAIN, de la Comédie-Française, qui joue le rôle de l'évêque Cauchon, dans LA PASSION DE JEANNE D'ARC ; production de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE FILMS, réalisée par Karl Dreyer.

Scanned from the collection of
Eric Smoodin

Digitization completed by



www.mediahistoryproject.org

Sponsored by the ACLS Digital Extension Grant,
“Globalizing and Enhancing the Media History Digital
Library” (2020-2022).

